

François Coppée

(1842 – 1908)



Panorama

Préface

François Coppée commença employé de bureau au ministère de Guerre et finit académicien, antidreyfusard et revanchard, et Président d'honneur de la Ligue de la Patrie Française. Les contes sociaux ou sentimentaux en vers qui firent sa gloire nous semblent aujourd'hui, pour la plupart, terriblement lestés par les bons sentiments. Sa prosodie est à mille lieux des recherches formelles qui faisaient alors les délices des salons symbolistes – une forme modeste et des alexandrins mesurés sur les doigts :

Et chantons notre gamme en notes bien égales,
À l'instar de Monsieur Coppée et des cigales.
(Paul Verlaine)

Son style, « clair comme l'aurore » selon ses mots, n'est pas de ceux qui brillent ou étonnent : son usage du vocabulaire courant, son prosaïsme, ont nourri les sarcasmes d'une génération de poètes. On prétend qu'Anatole France, lisant sur une couronne mortuaire : « Offert par les joueurs de boules de Neuilly », aurait dit : « Tiens ! Un vers de Coppée ».

Pourtant, paradoxalement, ce refus de la « grande poésie », ce goût pour le quotidien, le rapprochent de notre sensibilité, et dans cette manière, spécialement dans les « dizains », son mètre de prédilection (il faut lire en particulier ses Promenades et intérieurs), il approche parfois une sorte de perfection. Sa poésie s'inscrit dans une voie narrative qui, malgré les grands noms qui l'ont illustrée, en France et à l'étranger, a été largement occultée par d'autres pratiques de la poésie. Aujourd'hui, où certains poètes tentent de renouer avec la société un lien terriblement distendu, il n'est sans doute pas inutile de relire, en dépit de ses limites, cette œuvre qui avait disparue de l'édition.

Coppée est et restera le flâneur de Paris et de ses faubourgs. Sa réussite, lorsqu'il domine son penchant pour les leçons de morale, est dans le regard aigu et bienveillant qu'il porte sur ceux qu'il rencontre au hasard des rues, les plus humbles gens surtout, qu'il restitue en des scènes populaires qui rappellent celles que les impressionnistes peignaient alors dans les mêmes lieux. De tout ce petit peuple qui traverse ses récits en vers, ouvriers, soldats, marchandes de journaux et de fleurs, homme-sandwich, couturières, il écrit :

Les humbles, les vaincus résignés de la vie
Restent mes préférés toujours...

François Coppée - Panorama

Ce « Panorama » est le fruit d'un travail préparatoire en vue d'une anthologie (publiée aux éditions Le Temps des Cerises, 2010), qui donne l'essentiel des poèmes du Coppée qui nous touche aujourd'hui, ce flâneur sentimental dessinant, au gré de ses promenades, des croquis tendres ou mélancoliques où la tentation de la mise en scène s'efface devant le souci de la vérité. Pour ne pas trahir l'homme et l'époque, l'anthologie présente aussi un échantillon des longs romans en vers qui lui valurent la reconnaissance (La grève des forgerons) et quelques poèmes de sa dernière veine, où le rêveur athée, devenu catholique véhément, défend l'Église et la Patrie – en des vers qui rendent bien l'atmosphère échauffée du temps.

Le présent « Panorama » présente une sélection plus vaste, ce qui permet de donner une image plus fidèle du poète que louaient ses contemporains. Les poèmes additionnels, dont la qualité m'a souvent semblé insuffisante pour qu'ils puissent être insérés dans l'anthologie, sont distingués des premiers par une typographie particulière (en caractères gris).

Enfin, on trouvera en fin de ce Panorama une sélection des dizains réalistes et autres Vieux Coppées qu'une génération de poètes insolents (Verlaine, Rimbaud, Cros, Nouveau) s'amusait à composer pour se moquer du poète de la réalité quotidienne et des humbles gens.

Gérard Cartier

Le Reliquaire

(1866)

(extraits)

Adagio

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne,
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.

Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose.
La rue était déserte ; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.
Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Épanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.
Le piano chantait toujours plus bas, plus bas.
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé.
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

Intimités

(1867)

(extraits)

II

Elle viendra ce soir ; elle me l'a promis.
Tout est bien prêt. Je viens d'éloigner mes amis,
De brûler des parfums, d'allumer les bougies
Et de jeter au feu les fades élégies
Que j'ai faites alors qu'elle ne venait pas ;
Et j'attends. Tout à l'heure elle viendra. Son pas
Retentira, léger comme un pas de gazelle,
Et déjà ce seul bruit me paiera de mon zèle.
Elle entrera, troublée et voilant sa pâleur.
Nous nous prendrons les mains, et la douce chaleur
De la chambre fera sentir bon sa toilette.

O les premiers baisers à travers la voilette !

IV

Il faisait presque nuit. La chambre était obscure.
Nous étions dans ce calme alangui que procure
La fatigue, et j'étais assis à ses genoux.
Ses yeux cernés, mais plus caressants et plus doux,
Se souvenaient encor de l'extase finie,
Et ce regard voilé, long comme une agonie,
Me faisait palpiter le cœur à le briser.
Le logis était plein d'une odeur de baiser.
Ses magnétiques yeux me tenaient sous leurs charmes ;
Et je lui pris les mains et les couvris de larmes.
Moi qui savais déjà l'aimer jusqu'à la mort,
Je vis que je l'aimais bien mieux et bien plus fort
Et que ma passion s'était encore accrue.

Et j'entendais rouler les fiacres dans la rue.

VII

Septembre au ciel léger taché de cerfs-volants
Est favorable à la flânerie à pas lents,
Par la rue, en sortant de chez la femme aimée,
Après un tendre adieu dont l'âme est parfumée.
Pour moi, je crois toujours l'aimer mieux et bien plus
Dans ce mois-ci, car c'est l'époque où je lui plus.
L'après-midi, je vais souvent la voir en fraude ;
Et, quand j'ai dû quitter la chambre étroite et chaude
Après avoir promis de bientôt revenir,
Je m'en vais devant moi, distrait. Le Souvenir
Me fait monter au cœur ses effluves heureuses ;
Et de mes vêtements et de mes mains fiévreuses
Se dégage un arôme exquis et capiteux,
Dont je suis à la fois trop fier et trop honteux
Pour en bien définir la volupté profonde,
– Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.

VIII

Le crépuscule est triste et doux comme un adieu.
À l'orient déjà, dans le ciel sombre et bleu
Où lentement la nuit qui monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,
Contemplant l'occident clair encore, y cherchant
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.
Le vent du soir se tait. Nulle feuille ne tremble,
Même dans le frisson harmonieux du tremble ;
Et l'immobilité se fait dans les roseaux
Que l'étang réfléchit au miroir de ses eaux.
En un parfum ému chaque fleur s'évapore
Pure, et les rossignols ne chantent pas encore.

Pour échanger tout bas nos éternels aveux,
Chère, nous choisirons cette heure, si tu veux.
Nous prendrons le chemin tournant de la colline.
Mon front se penchera vers ton front qui s'incline ;
Et nos baisers feront des concerts infinis,
Si doux que les oiseaux, réveillés dans leurs nids,
Trouveront la musique, à cette heure, indiscreète
Et se demanderont quelle bergeronnette
Ou quel chardonneret est assez débauché
Pour faire l'amour quand le soleil s'est couché.

IX

À Paris, en été, les soirs sont étouffants.
Et moi, noir promeneur qu'évitent les enfants,
Qui fuis la joie et fais, en flânant, bien des lieues,
Je m'en vais, ces jours-là, vers les tristes banlieues.
Je prends quelque ruelle où pousse le gazon
Et dont un mur tournant est le seul horizon.
Je me plais dans ces lieux déserts où le pied sonne,
Où je suis presque sûr de ne croiser personne.

Au-dessus des enclos les tilleuls sentent bon ;
Et sur le plâtre frais sont écrits au charbon
Les noms entrelacés de *Victoire* et d'*Eugène*,
Populaire et naïf monument, que ne gêne
Pas du tout le croquis odieux qu'à côté
A tracé gauchement, d'un fusain effronté,
En passant après eux, la débauche impubère.

Et, quand s'allume au loin le premier réverbère,
Je gagne la grand' rue, où je puis encor voir
Des boutiquiers prenant le frais sur le trottoir,
Tandis que, pour montrer un peu ses formes grasses,
Avec son prétendu leur fille joue aux grâces.

X

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu
Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
À distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

XI

Elle est un peu pédante, et, lorsque nous lisons,
Tout en laissant rôtir sa pantoufle aux tisons,
Elle laisse échapper un fin mot de critique.
Moi, comme j'ai fait choix d'un livre sympathique,
Comme il est quelque fois signé par un ami,
Je le défends, mais trop faiblement, à demi,
Les amoureux ayant des lâchetés infâmes.
– Les poètes pourtant sont bien compris des femmes,
Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
Mais les doux, les souffrants, mais Sainte-Beuve, mais
Musset, quand il s'abstient de rire, et Baudelaire,
Lorsque pour engourdir son mal et sa colère
Il se plonge dans les parfums lourds de langueur.
– Elle aime ces divers interprètes du cœur.
Moi, je lis à ses pieds et relis le passage
Où, comme elle l'a dit, l'auteur n'était pas sage,
Doux nid de vers où des baisers étaient tapis.

Et le livre souvent tombe sur le tapis.

XIII

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
– Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

XIV

Je ne suis plus l'enfant et tu n'es plus l'espiègle
Qui naguère, le long des verts épis de seigle,
Effarions les oiseaux du printemps par nos jeux,
Ou qui marchions, le long des aubépins neigeux
Dont la branche en passant vous taquine et vous frôle,
Enlacés et l'épaule appuyée à l'épaule,
Parlant tout bas d'amour qu'on ne peut épuiser,
Et ton front juste à la hauteur de mon baiser.
Six ans se sont passés depuis lors, six années !
Et le beau temps n'est plus des blondes matinées,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux,
De la lèvre chanteuse et facile aux aveux,
Et des perles d'argent du rire qui s'égrène
Comme une fleur qui sème au loin sa folle graine.
– Nous ne regrettons pas, sans doute, nos vingt ans,
Car notre amour loyal grandit avec le temps ;
Mais le mien ne devient ni courageux ni mâle.
Je suis toujours enfant pour souffrir ; et plus pâle
Est mon front, et mon cœur plus sombre et plus amer.
Tel qu'à l'écueil revient le lourd paquet de mer,
La cigogne au clocher, et la flèche à la cible,
Tel je reviens toujours à mon rêve impossible,
À ton amour pour moi, qui te met en danger ;
Aux courts instants d'oubli qu'il nous faut abrégier,
Car nous savons tous deux qu'un espion les compte ;
À ce bonheur, que nous cachons comme une honte ;
À ce logis, que j'ose à peine orner de fleurs,
Où je viens en secret, comme font les voleurs,
Et dans lequel tu vis, hélas ! emprisonnée ;
À tes chagrins, et puis à la vingtième année ;
Au temps des longs chemins qu'on fait à petits pas,
Échangeant des serments légers, ne sachant pas
Qu'il faudra tant souffrir et que c'est pour la vie ;
Au bon temps où, parmi la nature ravie,
On s'aime en ne songeant qu'à la beauté des cieux ;

– Et je t'écris cela les larmes dans les yeux.

Poèmes divers

(1869)

(extraits)

Ritournelle

Dans la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi, la strophe, et toi, les papillons d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux,
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi, le rythme, et toi, le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous vous trouverons, choses parfumées,
Moi, glanant des vers, toi, cueillant des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera ce jour-là l'été plus charmant :
Je serai poète, et toi poésie,
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.

L'Horoscope

À Emmanuel Glaser

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatidiques,
Qui tournait lentement de ses vieux doigts lassés,
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

« La vie, hélas ! sera pour toi bien douloureuse, »
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda : « Du moins m'aimera-t-il ?
– Oui. – Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse. »

« Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur, »
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : « Moi, du moins l'aimerai-je ?
– Oui. – Que me disiez-vous ? J'aurai trop de bonheur. »

Le lys

À Amédée Baudit

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier, qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Éparses, où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau ;

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lis se meurt dans une coupe.

Poèmes modernes

(1869)

(extraits)

Le banc

Idylle parisienne

(...)

Lui, la conscription à vingt ans l'avait pris,
Être soldat, cela se nomme encor *service*.
Il maudit ce métier qui lui donnait un vice :
De pauvre on l'avait fait devenir paresseux.
L'avenir ! il n'osait y croire, étant de ceux
Qu'on peut le lendemain envoyer à la guerre,
Un de ces hommes, faits d'une argile vulgaire,
Que pour l'ambition du premier conquérant
Dieu sans doute pétrit d'un pouce indifférent,
Chair à canon, chair à scalpel, matière infâme
Et que la statistique appelle seule une âme.
Il raconta ses jours sans fin de garnison,
Ses courses dans les champs, le soir vers l'horizon,
Sans but, écoutant si la retraite sonne.
Il était sans ami, sans pays, sans personne,
Sans rien. Il ne pouvait se faire à son état
Et souhaitait parfois que la guerre éclatât.

(...)

La grève des forgerons

(1869)

La grève des forgerons

À mon ami Paul Haag

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur ; enfin,
Cette fois, le faubourg était las d'avoir faim.
Le samedi, le soir du paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret ; et, là, les plus vieux compagnons
– J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms –
Me disent : « Père Jean, nous manquons de courage :
Qu'on augmente la paye, ou sinon plus d'ouvrage !
On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,
Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme ? » Moi je dis :
« Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades. »
Mon président, je n'ai pas fait de barricades ;
Je suis un vieux paisible, et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu.
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être.
Je prends donc la corvée, et me rends chez le maître ;
J'arrive, et je le trouve à table ; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit :
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus ; j'établis un long compte
De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin :

« Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme ; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quant ils vous ont choisi.
Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire. »

Moi je répons :

« C'est bien, monsieur. »

Je me retire,

Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,
On jure de ne pas rentrer à la boutique ;
Et, dam ! je jure aussi, moi, comme les anciens.
Oh ! plus d'un, ce soir-là, lorsque devant les siens
Il jeta sur un coin de table sa monnaie,
Ne dut pas, j'en répons, se sentir l'âme gaie,
Ni sommeiller sa nuit tout entière, en songeant
Que de longtemps peut-être on n'aurait plus d'argent,
Et qu'il allait falloir s'accoutumer au jeûne.
– Pour moi, le coup fut dur ; car je ne suis plus jeune
Et je ne suis pas seul. – Lorsque, rentré chez nous,
Je pris mes deux petits enfants sur mes genoux,
– Mon gendre a mal tourné, ma fille est morte en couches –
Je regardai, pensif, ces deux petites bouches
Qui bientôt connaîtraient la faim ; et je rougis
D'avoir ainsi juré de rester au logis.
Mais je n'étais pas plus à plaindre que les autres ;
Et, comme on sait tenir un serment chez les nôtres,
Je me promis encor de faire mon devoir.
Ma vieille femme alors rentra de son lavoir,
Ployant sous un paquet de linge tout humide ;
Et je lui dis la chose avec un air timide.
La pauvre n'avait pas le cœur à se fâcher :
Elle resta, les yeux fixés sur le plancher,
Immobile longtemps, et répondit :

« Mon homme,

Tu sais bien que je suis une femme économe :
Je ferai ce qu'il faut ; mais les temps sont bien lourds,
Et nous avons du pain au plus pour quinze jours. »

Moi, je repris :

« Cela s'arrangera peut-être ! »

Quand je savais qu'à moins de devenir un traître
Je n'y pouvais plus rien, et que les mécontents,
Afin de maintenir la grève plus longtemps,
Sauraient bien surveiller et punir les transfuges.

Et la misère vint. – O mes juges, mes juges !
Vous croyez bien que, même au comble du malheur,
Je n'aurais jamais pu devenir un voleur,
Que, rien que d'y songer, je serais mort de honte ;
Et je ne prétends pas qu'il faille tenir compte,
Même au désespéré qui, du matin au soir,
Regarde dans les yeux son propre désespoir,
De n'avoir jamais eu de mauvaise pensée.
Pourtant, lorsque au plus fort de la raison glacée
Ma vieille honnêteté voyait – vivants défis –
Ma vaillante compagne et mes deux petits-fils
Grelotter tous les trois près du foyer sans flamme,
Devant ces cris d'enfants, devant ces pleurs de femme,
Devant ce groupe affreux de froid pétrifié,
Jamais – j'en jure ici par ce crucifié ! –
Jamais dans mon cerveau sombre n'est apparue
Cette action furtive et vile de la rue,
Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.
– Hélas ! si mon orgueil à présent s'adoucit,
Si je plie un moment devant vous, si je pleure,
C'est que je les revois, ceux de qui tout à l'heure
J'ai parlé, ceux pour qui j'ai fait ce que j'ai fait.

Donc on se conduisit d'abord comme on devait :
On mangea du pain sec, et l'on mit tout en gage.
Je souffrais bien. Pour nous, la chambre, c'est la cage,
Et nous ne savons pas rester à la maison.
Voyez-vous ! j'ai tâté depuis de la prison,
Et je n'ai pas trouvé de grande différence.
Puis ne rien faire, c'est encore une souffrance.
On ne le croirait pas. Eh bien, il faut qu'on soit
Les bras croisés par force ; alors on s'aperçoit
Qu'on aime l'atelier, et que cette atmosphère
De limaille et de feu, c'est celle qu'on préfère.

Au bout de quinze jours nous étions sans un sou.
– J'avais passé ce temps à marcher comme un fou,
Seul, allant devant moi, tout droit, parmi la foule ;
Car le bruit des cités vous endort et vous soûle,
Et mieux que l'alcool fait oublier la faim.
Mais, comme je rentrais, une fois, vers la fin
D'une après-midi froide et grise de novembre,
Je vis ma femme assise en un coin de la chambre
Avec les deux petits serrés contre son sein ;
Et je pensai : C'est moi qui suis leur assassin !
Quand la vieille me dit, douce et presque confuse :

« Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété refuse
Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain ?

– J'y vais, »

Répondis-je ; et, prenant à deux mains mon courage,
Je résolus d'aller me remettre à l'ouvrage ;
Et, quoique me doutant qu'on m'y repousserait,
Je me rendis d'abord dans le vieux cabaret
Où se tenaient toujours les meneurs de la grève.
– Lorsque j'entrai, je crus, sur ma foi, faire un rêve :
On buvait là, tandis que d'autres avaient faim,
On buvait ! – Oh ! ceux-là qui leur payaient ce vin
Et prolongeaient ainsi notre horrible martyre,
Qu'ils entendent encore un vieillard les maudire !
– Dès que vers les buveurs je me fus avancé,
Et qu'ils virent mes yeux rouges, mon front baissé,
Ils comprirent un peu ce que je venais faire ;
Mais, malgré leur air sombre et leur accueil sévère,
Je leur parlai :

« Je viens pour vous dire ceci :

C'est que j'ai soixante ans passés, ma femme aussi,
Que mes deux petits-fils sont restés à ma charge,
Et que, dans la mansarde où nous vivons au large,
– Tous nos meubles étant vendus – on est sans pain.
Un lit à l'hôpital, mon corps au carabin,
C'est un sort pour un gueux comme moi, je suppose ;
Mais pour ma femme et mes petits, c'est autre chose.
Donc, je veux retourner tout seul sur les chantiers.
Mais, avant tout, il faut que vous le permettiez
Pour qu'on ne puisse pas sur moi faire d'histoires.
Voyez ! J'ai les cheveux tout blancs et les mains noires,
Et voilà quarante ans que je suis forgeron.
Laissez-moi retourner tout seul chez le patron.
J'ai voulu mendier : je n'ai pas pu. Mon âge
Est mon excuse. On fait un triste personnage
Lorsqu'on porte à son front le sillon qu'a gravé
L'effort continu du marteau soulevé,
Et qu'on veut aux passants tendre une main robuste.
Je vous prie à deux mains. Ce n'est pas trop injuste
Que ce soit le plus vieux qui cède le premier.
– Laissez-moi retourner tout seul à l'atelier.
Voilà tout. Maintenant, dites si ça vous fâche. »

Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit :

« Lâche ! »

Alors j'eus froid au cœur, et le sang m'aveugla.
Je regardai celui qui m'avait dit cela.
C'était un grand garçon, blême aux reflets des lampes,
Un malin, un coureur de bals, qui, sur les tempes,
Comme une fille, avait deux gros accroche-cœurs.
Il ricanait, fixant sur moi ses yeux moqueurs ;
Et les autres gardaient un si profond silence
Que j'entendais mon cœur battre avec violence.

Tout à coup j'étreignis dans mes deux mains mon front
Et m'écriai :

« Ma femme et mes deux fils mourront.
Soit ! Et je n'irai pas travailler. – Mais je jure
Que, toi, tu me rendras raison de cette injure,
Et que nous nous battons, tout comme des bourgeois.
Mon heure ? Sur-le-champ. – Mon arme ? J'ai le choix !
Et, parbleu ! ce sera le lourd marteau d'enclume,
Plus léger pour nos bras que l'épée ou la plume ;
Et vous, les compagnons, vous serez les témoins.
Or çà, faites le cercle et cherchez dans les coins
Deux de ces bons frappeurs de fer couverts de rouille ;
Et toi, vil insulteur de vieux, allons ! dépouille
Ta blouse et ta chemise, et crache dans ta main. »

Farouche et me frayant des coudes un chemin
Parmi les ouvriers, dans un coin des murailles
Je choisis deux marteaux sur un tas de ferrailles,
Et, les ayant jugés d'un coup d'œil, je jetai
Le meilleur à celui qui m'avait insulté.
Il ricanait encor ; mais, à toute aventure,
Il prit l'arme, et gardant toujours cette posture
Défensive :

« Allons, vieux, ne fais pas le méchant ! »

Mais je ne répondis au drôle qu'en marchant
Contre lui, le gênant de mon regard honnête
Et faisant tournoyer au-dessus de ma tête
Mon outil de travail, mon arme de combat.
Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
N'eut une expression de prière aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron, qui reculait, hagard,

Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge.
Mais il était trop tard, hélas ! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi,
Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne !

Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne ;
Et je ne voudrais pas vraiment qu'on chicanât
Et qu'on prît pour un duel un simple assassinat.
Il était à mes pieds, mort, perdant sa cervelle ;
Et, comme un homme à qui tout à coup se révèle
Toute l'immensité du remords de Caïn,
Je restais là, cachant mes deux yeux sous ma main.
Alors les compagnons de moi se rapprochèrent,
Et voulant me saisir, en tremblant, me touchèrent.
Mais je les écartai d'un geste, sans effort,
Et leur dis : « Laissez-moi. Je me condamne à mort. »
Ils comprirent. Alors, ramassant ma casquette,
Je la leur présentai, disant, comme à la quête :
« Pour la femme et pour les petiots, mes bons amis ! »
Et cela fit dix francs, qu'un vieux leur a remis.
Puis j'allai me livrer moi-même au commissaire.

À présent, vous avez un récit très sincère
De mon crime, et pouvez ne pas faire grand cas
De ce que vous diront messieurs les avocats.
Je n'ai même conté le détail de la chose
Que pour bien vous prouver que, quelquefois, la cause
D'un fait vient d'un concours d'événements fatal.
Les mioches aujourd'hui sont au même hôpital
Où le chagrin tua ma vaillante compagne.
Donc, que pour moi ce soit la Prison ou le Bagne,
Ou même le Pardon, je n'en ai plus souci ;
Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci !

Les Humbles

(1872)

(extraits)

Un fils

À Alexis Orsat

I

Quand ils vinrent louer deux chambres au cinquième,
Le portier, d'un coup d'œil plein d'un mépris suprême,
Comprit et conclut : – C'est des petites gens.
Le garçonnet, avec ses yeux intelligents,
Était gai d'être en deuil, car sa veste était neuve.
Vieille à trente ans, sa mère, une timide veuve,
Sous ses longs voiles noirs cachait ses yeux rougis ;
Et quand on apporta dans ce pauvre logis
Leur mobilier, – il faut que du terme il réponde, –
Le portier s'assombrit : – C'est du tout petit monde,
Pensa-t-il. Néanmoins, leur humble logement
Étant payé le huit très régulièrement,
Il corrigea son mot : – Du petit monde honnête.
Mais quand il sut l'instant de leur coup de sonnette,
Il ne se pressa plus pour tirer le cordon,
– Par dignité ! – La veuve avait pourtant bon ton,
Et, pour vivre, courait les leçons de solfège.
À l'heure où son cher fils revenait du collège,
Elle était de retour et faisait le dîner.
Le dimanche, ils allaient souvent se promener
Ensemble au Luxembourg, donnaient du pain aux cygnes
Et revenaient. C'étaient de ces misères dignes
Et qui, lorsqu'on leur veut montrer de l'intérêt,
Ont un pâle sourire et gardent leur secret.
Ils plurent aux voisins. D'abord froide, la loge
Désarma. Le concierge eut quelques mots d'éloge ;
Et quand, six ans plus tard, un soir, il eut appris
Que le jeune homme avait obtenu tous les prix,
Ce père, ému par tant de courage et de zèle,
Rêva ceci : – Plus tard ?... Pour notre demoiselle ?...
Or, ce jour-là, tandis que le rhétoricien,
Radioux de l'orgueil de sa mère et du sien,
Pour la vingtième fois lui montrait son trophée
Et l'embrassait, au point qu'elle en était étouffée,
Lui parlant à genoux ainsi qu'un amoureux
Et lui disant : – Maman, que nous sommes heureux !
Elle prit les deux mains de son fils dans les siennes

Et, tout à coup, laissant les douleurs anciennes
Toutes en même temps s'échapper de son cœur,
À ce naïf, à cet heureux, à ce vainqueur,
Elle livra le mot de la science amère.

Il apprit qu'il n'avait que le nom de sa mère
Et qu'elle n'était pas veuve aux yeux de la loi.
Elle gagnait sa vie à vingt ans. Mais pourquoi
Laisser aller ainsi, seule, une jeune fille ?
La maîtresse de chant et le fils de famille :
Un drame très banal. Le coupable était mort
Brusquement, sans avoir pu réparer son tort ;
Elle eût voulu le suivre en cet instant funeste,
Mais elle avait un fils : – Un fils ! tu sais le reste.
Voilà, depuis seize ans, mon désespoir profond.
Je n'ai plus de santé, mes pauvres yeux s'en vont,
Tu n'as pas de métier, et nous avons des dettes.

L'enfant avait rêvé gloire, sabre, épaulettes,
Un avenir doré, les honneurs les plus grands.
À présent il voulait gagner douze cent francs.
Il consola sa mère, il parla comme on prie :
– Tu sais. Nous connaissons quelqu'un à la mairie.
Il me fera nommer ; c'est un chef de bureau.
Ah ! pourvu qu'à vingt ans j'aie un bon numéro !
Mais oui, j'ai de la chance au jeu. Ne sois pas triste.
Puis ce n'est pas pour rien que je suis un artiste,
Et que je sais un peu jouer du violon.
On peut faire un métier du talent de salon.
Je me sens un courage indomptable dans l'âme ;
Tu verras. Mais ris donc, maman. D'abord, madame,
Je ne serai content que quand vous aurez ri.

La pauvre heureuse mère ! un sourire attendri
Éclaira, fugitif, sa figure chagrine.
Puis, tendre, elle attira son fils sur sa poitrine,
Et, le serrant bien fort, elle pleura longtemps.

Le soir, quand il fut seul, l'enfant de dix-sept ans,
En rangeant à côté des autres sur leurs planches,
Ses livres gaufrés d'or et tout dorés sur tranches,
À ses rêves d'hier pour toujours dit adieu.
Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, le reste eut lieu.
Un emploi très modeste occupa sa journée ;
Et la bonne moitié de sa nuit fut donnée
À racler des couplets dans un café-concert ;
Car il avait raison, et, pour vivre, tout sert.

Mais, du jour où l'enfant accepta la bataille,
Il cessa tout à coup de grandir ; et sa taille
Restait petite ainsi que son ambition.

Quand le portier connut cette décision,
Offensé dans ses goûts d'homme aristocratique,
Il ne put retenir quelques mots de critique :
– Ces gens de peu, dit-il, ont des instincts trop bas,
Ils voudraient s'élever, mais ils ne peuvent pas.
Ce jeune homme pourtant donnait quelque espérance,
C'est certain. Mais voilà ! pas de persévérance.
Et dire que jadis mon épouse estima
Qu'il pourrait convenir un jour à notre Emma !
Je souris quand je songe à ce projet folâtre.
D'ailleurs nous destinons notre fille au théâtre.

II

Et le bon fils connut le spleen dans un bureau,
Le long regard d'envie à travers le carreau
Sur un libre flâneur, qui se promène et fume ;
L'infecte odeur du poêle à qui l'on s'accoutume,
Mais qui vous fait pourtant tousser tous les matins ;
Le journal commenté longuement ; les festins
De petits pains de seigle et de charcuterie ;
Le calembour stupide et dont il faut qu'on rie ;
L'entretien très vulgaire, avec le sentiment
De chacun sur les chefs et sur l'avancement ;
Le travail monotone, ennuyeux et futile ;
Le dégoût de sentir qu'on est un inutile ;
Et, pour moment unique où l'on respire enfin,
Le lent retour, d'un pas affaibli par la faim
Que doit mal apaiser le dîner toujours maigre.
– En vieillissant, sa mère était devenue aigre.
Son long chagrin, souffert avec tant de vertu,
– Il faut bien l'avouer, – trop longtemps s'était tu :
Le cœur subit deux fois les douleurs qu'il faut taire ;
De plus, elle allait mal. Enfin son caractère,
Même à ce fils chéri, paraissait bien changé.
Le repas était donc par lui-même abrégé ;
Il souffrait trop alors, pour lui comme pour elle,
De la voir agiter quelque vaine querelle,
Et toujours, le plus tôt possible, il s'en allait.
– À cette heure, au surplus, son devoir l'appelait
Dans le petit café-concert de la barrière,
Où, chaque soir, tenant son violon, derrière

Un pianiste, chef d'orchestre sans bâton,
Et non loin d'un troupier soufflant dans un piston,
Il écoutait, distrait, et sans les trouver drôles,
La chanteuse fardée et montrant ses épaules,
Le baryton barbu, gêné dans ses gants blancs,
Et le pitre, aux genoux rapprochés et tremblants,
En grand faux col, faisant des grimaces atroces,
Et contant au public, charmé, sa nuit de noces.
Vers minuit, seulement, enfin, il se levait,
Rentré, ouvrait parfois ses livres de chevet,
Mais de lire n'ayant même plus l'énergie,
Il se couchait, afin d'épargner la bougie.

Cela dura cinq ans, dix ans, quinze ans. Hélas !
Quinze fois, quand revint la saison des lilas,
Dans la rue il put voir, par les soirs de dimanches,
Les fillettes du peuple, en fraîches robes blanches,
Près du trottoir, où sont les pères indulgents,
Jouer à la raquette avec les jeunes gens,
Tandis qu'il s'éloignait, toujours seul, le timide.
Il ne passa jamais devant la pyramide
Des bols à punch, ornant le comptoir d'un café
Où souvent il avait, au passage, observé
De vieux garçons, amis des voluptés sans fièvres,
Brassant les dominos, la pipe entre les lèvres,
Qui s'appelaient « Mon vieux » et caressaient leur chien.
Il enviait leur sort ; car tel était le sien :
– Gagner le pain du jour, et le terme au trimestre.
Dans les commencements qu'il fut à son orchestre,
Une chanteuse blonde et phtisique à moitié
Sur lui laissa tomber un regard de pitié ;
Mais il baissait les yeux quand elle entra en scène.
Puis, peu de temps après, elle passa la Seine
Et mourut, toute jeune, en plein quartier Bréda.
À vrai dire, il l'avait presque aimée, et garda
Le dégoût d'avoir vu – chose bien naturelle –
Les acteurs embrassés et tutoyés par elle ;
Et son métier lui fut plus pénible qu'avant.

III

Or l'état de sa mère allait en s'aggravant.
Une nuit vint la mort, triste comme la vie ;
Et, quand à son dernier logis il l'eût suivie,
En grand deuil et traînant le cortège obligé
Des collègues heureux de ce jour de congé,

Il rentra dans sa chambre et songea, solitaire.
Il se vit sans amis, pauvre, célibataire,
Vieil enfant étonné d'avoir des cheveux gris ;
Il sentit que son âme et son corps avait pris,
Depuis vingt ans, la lente et puissante habitude
De l'ennui, du silence et de la solitude ;
Qu'il n'avait prononcé qu'un mot d'amour : « maman »,
Et qu'il n'espérait plus que son simple roman
Pût s'augmenter jamais d'un plus tendre chapitre.
– Le jour à son bureau, le soir à son pupitre,
Il revint donc s'asseoir, résigné, mais vaincu ;
Et, libre, il vit ainsi qu'esclave il a vécu.
Même dans la maison qu'il habite, personne
Ne songe qu'il existe, et, la nuit, quand il sonne,
Le vieux portier – il a soixante-dix-sept ans
Et perd la notion des choses et du temps –
Se réveille, maussade, et murmure en son antre :
– C'est le petit garçon du cinquième qui rentre.

Petits bourgeois

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis,
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil, dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal, et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote ;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote,
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas ! car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur !

Et chez eux tout est vieux – tout, excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l’an et les anniversaires,
D’observer le carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D’être heureux que la fleur embaume et l’herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse ?
– Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l’habitude engendre. –
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
Le jardinet s’emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L’on puise et l’on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s’attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s’endort, on le secoue,
Et tous s’en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l’omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

– Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m’avoir, l’autre jour, donné ce rêve honnête
Qu’en m’éloignant de vous mon esprit prolongeait,
Avec la jouissance exquise du projet.

Émigrants

(...)

Oh ! comme je les plains, les humbles, les petits,
Tous ceux-là qui sont nés et qui vivent blottis
Timidement autour d'un clocher de village ;
Ceux que retient, bien mieux que l'ancien vasselage
Et que tous les vieux jougs du monde féodal,
L'étroit et tendre amour de leur pays natal ;
Ceux-là que le galop d'un voyageur étonne,
Qui sentent que le vrai bonheur est monotone,
Et qui ne veulent pas d'autre sort que le sort
De leurs pères, de qui la naissance et la mort
S'inscrivaient – c'était tout – aux marges d'une Bible.
Quand il leur faut quitter la mesure paisible,
Le foyer près duquel leur enfance a rêvé
Et le champ que leurs bras virils ont cultivé ;
Quand ils s'en vont, tirant ou poussant la charrette,
Et jetant un regard suprême et qui regrette
À mille objets qui sont pour eux de vieux amis :
Au pâturage, avec les grands bœufs endormis,
Au vieux pont, à l'auberge en face de l'église,
À l'enseigne où le grand Frédéric prend sa prise,
Au lavoir plein du bruit des linges que l'on bat,
Oh ! qu'il doit se livrer un lugubre combat
Dans leurs âmes, déjà se sentant orphelines,
Tandis qu'ils voient grandir ces lointaines collines
Où naguère pour eux le monde finissait,
Et qu'ils songent avec amertume que c'est
La terre maternelle et dont vécut leur race,
La terre qui devient marâtre et qui les chasse !
(...)

Le Musée de marine

Au Louvre, je vais voir ces délicats modèles
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port,
Je connais l'armement des vaisseaux de haut-bord
Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses bagatelles,
Le carré d'Océan qui lui sert de support,
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.

Je suis un loup de mer et sais apprécier
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier :
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège

M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts.
Et, forçat de Paris dès longtemps pris au piège,
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.

Écrit
Pendant le siège

Paris, 1870

(1872)

(extraits)

En faction

Sur le rempart, portant mon lourd fusil de guerre,
Je vous revois, pays que j'explorais naguère,
Montrouge, Gentilly, vieux hameaux oubliés
Qui cachez vos toits bruns parmi les peupliers.
Je respire surpris, sombre ruisseau de Bièvre,
Ta forte odeur de cuir et tes miasmes de fièvre.
Je vous suis du regard, pauvres coteaux pelés,
Tels encor que jadis je vous ai contemplés,
Et dans ce ciel connu mon souvenir s'étonne
De retrouver les tons exquis d'un soir d'automne,
Et mes yeux sont mouillés des larmes de l'adieu :
Car mon rêve a souvent erré dans ce milieu
Que va bouleverser la dure loi du siège.
Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de mon piège,
Triste captif, ayant Paris pour ma prison ;
Longtemps ce fut ici pour moi tout l'horizon,
Ici j'ai pris l'amour des couchants verts et roses :
Penché dès le matin, sur des papiers moroses,
Dans une chambre où ma fantaisie étouffait,
C'est ici que souvent, le soir, j'ai satisfait,
À cette heure où la nuit monte au ciel et le gagne,
Mon désir de lointain, d'air libre et de campagne.
Me reprochera-t-on, dans cet affreux moment,
Un regret pour ce coin misérable et charmant ?
Car il va disparaître à tout jamais. Sans doute
Les boulets vont couper les arbres de la route,
Et l'humble cabaret où je me suis assis,
Incendié déjà, fume au pied du glacis :
Dans ce champ dépouillé, morne comme une tombe,
Il croule, abandonné. Regardez ! Une bombe
A crevé ces vieux murs qui gênaient pour le tir ;
Et, tels que mon regret qui ne veut point partir,
Se brûlant au vieux toit, quelques pigeons fidèles
L'entourent, en criant, de leurs battements d'ailes.

Octobre 1870.

Le chien perdu

Quand on rentre, le soir, par la cité déserte,
Regardant sur la boue humide, grasse et verte,
Les longs sillons du gaz tous les jours moins nombreux,
Souvent un chien perdu, tout crotté, morne, affreux,
Un vrai chien de faubourg, que son trop pauvre maître
Chassa d'un coup de pied en le pleurant peut-être,
Attache à vos talons obstinément son nez
Et vous lance un regard si vous vous retournez.
Quel regard ! long, craintif, tout chargé de caresse,
Touchant comme un regard de pauvre ou de maîtresse,
Mais sans espoir pourtant, avec cet air douteux
De femme dédaignée et de pauvre honteux.
Si vous vous arrêtez, il s'arrête, et, timide,
Agite faiblement sa queue au poil humide.
Sachant bien que son sort en vous est débattu,
Il semble dire : – Allons, emmène-moi, veux-tu ?
On est ému, pourtant on manque de courage ;
On est pauvre soi-même, on a peur de la rage,
Enfin, mauvais, on fait la mine de lever
Sa canne, on dit au chien: «Veux-tu bien te sauver !»
Et, tout penaud, il va faire son offre à d'autres.

La sinistre rencontre ! et quels temps sont les nôtres
Et quel mal nous ont fait ces féroces Prussiens,
Que les plus pauvres gens abandonnent leurs chiens
Et que, distrait du deuil public, il faille encore
Plaindre ces animaux dont le regard implore !

Octobre 1870.

Promenades

et

intérieurs

(1872)

À Paul Dalloz

I

Lecteur, à toi ces vers, graves historiens
De ce que la plupart appelleraient des riens.
Spectateur indulgent qui vis ainsi qu'on rêve,
Qui laisses s'écouler le temps, et trouves brève
Cette succession de printemps et d'hivers,
Lecteur mélancolique et doux, à toi ces vers !
Ce sont des souvenirs, des éclairs, des boutades,
Trouvés au coin de l'âtre ou dans mes promenades,
Que je te veux conter, par le droit bien permis
Qu'ont de causer entre eux deux paisibles amis.

II

Prisonnier d'un bureau, je connais le plaisir
De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.
Je rentre lentement chez moi, je me délasse
Au cri des écoliers qui sortent de la classe ;
Je traverse un jardin où j'écoute, en marchant,
Les adieux que les nids font au soleil couchant,
Bruit pareil à celui d'une immense friture ;
Content comme un enfant, qu'on promène en voiture,
Je regarde, j'admire, et sens avec bonheur
Que j'ai toujours la foi naïve du flâneur.

III

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine ;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine :
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux ;
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
À noter les tons fins d'un ciel mélancolique ;
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,

Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle ;
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

IV

J'adore la banlieue, avec ses champs en friche
Et ses vieux murs lépreux, où quelque ancienne affiche
Me parle de quartiers dès longtemps démolis.
O vanité ! Le nom du marchand que j'y lis
Doit orner un tombeau dans le Père-Lachaise.
Je m'attarde. Il n'est rien ici qui ne me plaise,
Même les pissenlits frissonnant dans un coin ;
Et puis, pour regagner les maisons déjà loin,
Dont le couchant vermeil fait flamboyer les vitres,
Je prends un chemin noir, semé d'écailles d'huîtres.

V

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
À la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

VI

N'êtes-vous pas jaloux en voyant attablés
Dans un gai cabaret, entre deux champs de blés,
Les soirs d'été, des gens du peuple sous la treille ?
Moi, devant ces amants se parlant à l'oreille
Et que ne gêne pas le père, tout entier
À l'offre d'un lapin que fait le gargotier,
Devant tous ces dîneurs, gais de la nappe mise,
Ces joueurs de bouchon en manche de chemise,
Cœurs satisfaits pour qui les dimanches sont courts,

J'ai regret de porter du drap noir tous les jours.

VII

Vous en rirez. Mais j'ai toujours trouvé touchants
Ces couples de pioupious qui s'en vont par les champs,
Côte à côte, épluchant l'écorce de baguettes
Qu'ils prirent aux bosquets des prochaines guinguettes.
Je vois le sous-préfet présidant le bureau,
Le paysan qui tire un mauvais numéro,
Les rubans au chapeau, le sac sur les épaules,
Et les adieux naïfs, le soir, auprès des saules,
À celle qui promet de ne pas oublier
En s'essuyant les yeux avec son tablier.

VIII

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé.
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait un bon livre :
En hiver, l'horizon des coteaux blancs de givre ;
En été, le grand ciel et l'air qui sent les bois ;
Et les rares amis, qui viendraient quelquefois
Pour me voir, de très loin pourraient me reconnaître,
Jouant du flageolet, assis à ma fenêtre.

IX

Quand sont finis le feu d'artifice et la fête,
Morne comme une armée après une défaite,
La foule se disperse. Avez-vous remarqué
Comme est silencieux ce peuple fatigué ?
Ils s'en vont tous, portant de lourds enfants qui geignent
Tandis qu'en infectant les lampions s'éteignent.
On n'entend que le rythme inquiétant des pas ;
Le ciel est rouge ; et c'est sinistre, n'est-ce pas ?
Ce fourmillement noir, dans ces étroites rues,
Qu'assombrit le regret des splendeurs disparues !

X

Quelqu'un a-t-il noté le désir hystérique
Des collégiens qui vont finir leur rhétorique,
Et, d'après Paul de Kock, veulent être viveurs,
Devant les nudités en cire des coiffeurs ?
Car du court mantelet rose et bordé de cygne
Émergent des appas où brille un petit signe.
Tous ces adolescents trouvent délicieux
Le gros fard de la joue et le bistre des yeux,
Et, troublés à l'aspect de ces beautés de plâtre,
Rêvent d'amour avec des femmes de théâtre.

XI

C'est un boudoir meublé dans le goût de l'empire,
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On y respire
Le charme un peu vieillot de l'Abbaye-aux-Bois :
Croix d'honneur sous un verre et petits meubles droits,
Deux portraits – une dame en turban qui regarde
Un pompeux colonel des lanciers de la garde
En grand costume, peint par le baron Gérard, –
Plus une harpe, auprès d'un piano d'Érard,
Qui dut accompagner bien souvent, j'imagine,
Ce qu'Alonzo disait à la tendre Imogine.

XII

Champêtres et lointains quartiers, je vous préfère
Sans doute par les nuits d'été, quand l'atmosphère
S'emplit de l'odeur forte et tiède des jardins ;
Mais j'aime aussi vos bals en plein vent d'où, soudains,
S'échappent les éclats de rire à pleine bouche,
Les polkas, le hoquet des cruchons qu'on débouche,
Les gros verres trinquant sur les tables de bois,
Et, parmi le chaos des rires et des voix
Et du vent fugitif dans les ramures noires,
Le grincement rythmé des lourdes balançoires.

XIII

Le Grand-Montrouge est loin, et le dur charretier
A mené sa voiture à Paris, au chantier,
Pleine de lourds moellons, par les chemins de boue ;
Et voici que, marchant à côté de la roue,
Il revient, écoutant, de fatigue abreuvé,
Le pas de son cheval qui frappe le pavé.
Et moi, j'envie, au fond de mon cœur, ce pauvre homme ;
Car lui, du moins, il a bon appétit, bon somme,
Il vit sa rude vie ainsi qu'un animal,
Et l'automne qui vient ne lui fait pas de mal.

XIV

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là ;
Elle songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement, et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes !

XV

Volupté des parfums ! – Oui, toute odeur est fée.
Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
Si je brûle un fagot, je vois, sonnante leurs cors,
Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte ;
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
Je me crois sur un quai parfumé de goudron
Regardant s'avancer, blanche, une goëlette
Parmi les diamants de la mer violette.

XVI

Noces du samedi ! nocés où l'on s'amuse !
Je vous rencontre, au bois où ma flâneuse Muse
Entend venir de loin les cris facétieux
Des femmes en bonnet et des gars en messieurs
Qui leur donnent le bras, en fumant un cigare,
Tandis qu'en un bosquet le marié s'égare,
Souvent imberbe et jeune, ou parfois mûr et veuf,
Et tout fier de sentir sur sa manche en drap neuf,
Chef-d'œuvre d'un tailleur-concierge de Montrouge,
Sa femme, en robe blanche, étaler sa main rouge.

XVII

Tel un chasseur perclus, devant son feu qui flambe,
Échange avec son chien, serré contre sa jambe,
Un regard de tristesse à l'heure de l'affût,
Triste et se rappelant ce qu'autrefois il fut ;
Tel un oiseau muet dans le brouillard d'octobre ;
Tel un buveur malade et forcé d'être sobre ;
Tel un prêtre, du bruit d'un baiser éperdu ;
Telle une épée au clou ; tel un luth détendu ;
Tel un foyer désert ; et telle ma pensée,
Alors qu'elle se croit du rythme délaissée.

XVIII

L'école. – Des murs blancs, des gradins noirs, et puis
Un christ en bois, orné de deux rameaux de buis.
La sœur de charité, rose sous sa cornette,
Fait la classe, tenant sous son regard honnête
Vingt fillettes du peuple en simple bonnet rond.
La bonne sœur ! Jamais on ne lit sur son front
L'ennui de répéter les choses cent fois dites.
Et, sur les premiers bancs, où sont les plus petites,
Elle ne veut pas voir tous les yeux épier
Un hanneton captif marchant sur du papier.

XIX

En province, l'été. – Le salon Louis Seize
S'ouvre sur un jardin correct, à la française :
Des ormeaux ébranchés, deux cygnes, un bassin.
Une petite fille, assise au clavecin,
Joue, en frappant très clair les touches un peu dures,
Un andante d'Haydn plein d'appoggiatures.
Et le grand-père, un vieux en ailes de pigeon,
Se rappelle, installé dans son fauteuil de jonc,
Le temps où, beau chasseur, il courait la laitière,
Et marque la mesure avec sa tabatière.

XX

Depuis que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie !
Et la vieille maman prend sa peine en douceur.
Mais l'épicier d'en face est un libre penseur
Et songe : – Peut-on croire à de telles grimaces ?
Les superstitions abrutissent les masses.

XXI

N'est-ce pas ? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire
Dans un vieil évêché de province, très loin,
Et d'avoir tout au fond de la nef, dans un coin,
Un confessionnal recherché des dévotes.
On recevrait des fruits glacés et des compotes ;
On serait latiniste et gourmand achevé ;
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,
On viendrait tous les jours, une heure, à Notre-Dame,
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

XXII

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle
Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc,
Sont comme ouatés, et, dans le jardin, tout est blanc.
Le grésil a figé la nature, et les branches
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.
Mais regardez : voici le coucher de soleil.
À l'occident plus clair court un sillon vermeil ;
Sa soudaine lueur, féérique, nous arrose,
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

XXIII

De la rue on entend sa plaintive chanson.
Pâle et rousse, le teint plein de taches de son,
Elle coud, de profil, assise à sa fenêtre.
Très sage et sachant bien qu'elle est laide peut-être,
Elle a son dé d'argent pour unique bijou.
Sa chambre est nue, avec des meubles d'acajou.
Elle gagne deux francs, fait de la lingerie
Et jette un sou quand vient l'orgue de Barbarie.
Tous les voisins lui font leur bonjour le plus gai,
Qui leur vaut son petit sourire fatigué.

XXIV

Dans ces bals qu'en hiver les mères de famille
Donnent à des bourgeois pour marier leur fille,
En faisant circuler assez souvent – pas trop –
Les petits fours avec les verres de sirop,
Presque toujours la plus jolie et la mieux mise,
Celle qui plaît et montre une grâce permise,
Est sans dot, – voulez-vous en tenir le pari ? –
Et ne trouvera pas, pauvre enfant, un mari.
Et son père, officier en retraite, pas riche,
Dans un coin, fait son whist à quatre sous la fiche.

XXV

Comme à cinq ans on est une grande personne,
On lui disait parfois : – Prends ton frère, mignonne,
Et, fière, elle portait dans ses bras le bébé.
Quels soins alors ! L'enfant n'était jamais tombé.
Très grave, elle jouait à la petite mère.
Hélas ! le nouveau-né fut un ange éphémère ;
On prit sur son berceau mesure d'un cercueil,
Et la sœur de cinq ans a des habits de deuil,
Ne parle ni ne joue et, très préoccupée,
Se dit : – Je n'aime plus maintenant ma poupée.

XXVI

Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,
D'une ville très calme et sans chemin de fer,
Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,
Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable.
On se dirait tout bas, comme un mignon péché,
Un quatrain très mordant que j'aurais décoché.
Là, je conserverais de vagues hypothèques ;
On voudrait mon avis pour les bibliothèques ;
Et j'y rétablirais, disciple consolé,
Nos maîtres, Esménard, Lebrun, Chênédollé.

XXVII

Vous êtes dans le vrai, canotiers, calicots !
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots,
Vous partez, le dimanche, et remplissez les gares
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,
Et, pour être charmants et faire votre cour,
Vous savez imiter les cris de basse-cour.
Vous avez la gaîté peinte sur la figure.
Pour vous, le soir qui vient, c'est la tonnelle obscure
Où, bruyants et grivois, vous prenez le repas ;
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

XXVIII

Assis, les pieds pendants, sous l'arche du vieux pont,
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,
Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. – Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau, tout pavoisé d'ombrelles ;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe : – Il est midi.

XXIX

Malgré ses soixante ans, le joyeux invalide
Sur sa jambe de bois est encore solide.
Quand il touche l'argent de sa croix, un beau soir,
Il s'en va, son repas serré dans un mouchoir,
Et, vers le Champ de Mars, entraîne à la barrière
Un conscrit, le bonnet de police en arrière ;
Et là, plein d'abandon, vers le pousse-café,
Son bâton à la main, le bonhomme échauffé
Conte au jeune soldat et lui rend saisissable
La bataille d'Isly qu'il trace sur le sable.

XXX

Sur un trottoir désert du faubourg Saint-Germain,
Près d'un discret abbé qui lui donne la main,
Le marquis de douze ans vient de la messe basse ;
En noir, en grand col blanc, timide et fier, il passe,
Mais chétif et pâli par un sang trop ancien ;
Et nul ne porte un nom plus fameux que le sien.
Il rentre, c'est le jour de sa leçon d'histoire ;
Et le prêtre médite une ruse oratoire
Pour dire au noble enfant, en des termes adroits,
Ce que fut son aïeul, mignon de Henri Trois.

XXXI

Elle sait que l'attente est un cruel supplice,
Qu'il doit souffrir déjà, qu'il faut qu'elle accomplisse
Le serment qu'elle a fait d'être là, vers midi.
Mais, parmi les parfums du boudoir attiédi,
Elle s'est attardée à finir sa toilette.
Et, devant le miroir charmé qui la reflète,
Elle s'impatiente à boutonner son gant ;
Et rien n'est plus joli que le geste élégant
De la petite main qui travaille ; et, mutine,
Elle frappe le sol du bout de sa bottine.

XXXII

De même que Rousseau, jadis, fondait en pleurs
À ces seuls mots : « Voilà de la pervenche en fleurs, »
Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire :
Un rien, l'heure qu'il est, l'état de l'atmosphère,
Un battement de cœur, un parfum retrouvé,
Me rendent un bonheur autrefois éprouvé.
C'est fugitif, pourtant la minute est exquise.
Et c'est pourquoi je suis très heureux à ma guise
Lorsque, dans le quartier que je sais, je puis voir
Un calme ciel d'octobre, à cinq heures du soir.

XXXIII

Le printemps est charmant dans le Jardin des Plantes.
Les cris des animaux, les odeurs violentes
Des arbres et des fleurs exotiques dans l'air ;
Cette création, sous un ciel pur et clair,
Tout cela fait penser au paradis terrestre.
Et tout en écoutant, sous un sapin alpestre,
Le grondement profond des lions en courroux,
On regarde, devant les naïfs tourlourous,
Tendant la trompe, avec ses airs de gros espiègle,
L'éléphant engloutir les nombreux pains de seigle.

XXXIV

En plein soleil, le long du chemin de halage,
Quatre percherons blancs, vigoureux attelage,
Tirent péniblement, en butant du sabot,
Le lourd bateau qui fend l'onde de l'étambot ;
Près d'eux, un charretier marche dans la poussière.
– La main au gouvernail, sur le pont, à l'arrière,
N'écoutant pas claquer le brutal fouet de cuir
Et regardant la rive et les nuages fuir,
Fume le marinier, sans se fouler la rate.
– « Le peuple et le tyran ! » me dit un démocrate.

XXXV

Près du rail, où souvent passe comme un éclair
Le convoi furieux et son cheval de fer,
Tranquille, l'aiguilleur vit dans sa maisonnette ;
Par la fenêtre on voit l'intérieur honnête,
Tel que le voyageur fiévreux doit l'envier.
C'est la femme parfois qui se tient au levier,
Portant sur un seul bras son enfant qui l'embrasse.
Jetant un sifflement atroce, le train passe
Devant l'humble logis qui tressaille au fracas ;
Et le petit enfant ne se dérange pas.

XXXVI

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche ;
À l'horizon il va plonger dans un moment.
Pas un oiseau. Parfois un léger craquement
Dans les taillis déserts de la forêt muette ;
Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

XXXVII

Hier, sur une grand'route où j'ai passé près d'eux,
Les jeunes sourds-muets s'en allaient deux par deux,
Sérieux, se montrant leurs mains toujours actives.
Un instant j'observai leurs mines attentives
Et j'écoutai le bruit que faisaient leurs souliers.
Je restai seul. La brise, en haut des peupliers,
Murmurait doucement un long frisson de fête ;
Chaque buisson jetait un trille de fauvette
Et les grillons joyeux chantaient dans les bleuets.
– Je penserai souvent aux pauvres sourds-muets.

XXXVIII

Comme le champ de foire est désert, la baraque
N'est pas ouverte, et, sur son perchoir, le macaque
Cligne ses yeux méchants et grignote une noix
Entre la grosse caisse et le chapeau chinois ;
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,
Soulevant décemment ses jupons un peu courts,
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

XXXIX

J'écris ces vers, ainsi qu'on fait des cigarettes,
Pour moi, pour le plaisir ; et ce sont des fleurettes
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir ;
Car cette impression qui m'a fait tressaillir,
Ce tableau d'un instant rencontré sur ma route,
Ont-ils un charme enfin pour celui qui m'écoute ?
Je ne le connais pas. Pour se plaire à ceci,
Est-il comme moi-même un rêveur endurci ?
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête ce rôle ?
– Fi donc ! lecteur, tu lis par-dessus mon épaule.

Le cahier rouge

(1874)

(extraits)

Le vieux soulier

(...)

C'était un vieux soulier, sale, ignoble, effrayant,
Éculé du talon, bâillant de la semelle,
Laid comme la misère et sinistre comme elle,
Qui jadis fut dans doute usé par un soldat,
Puis, chez le savetier, bien qu'en piteux état,
Fut à quelque rôdeur vendu dans une échoppe ;
Un de ces vieux souliers qui font le tour d'Europe
Et qu'un jour tout meurtri, sanglant, estropié,
Le pied ne quitte pas, mais qui quittent le pied.
Quel poème navrant dans cette morne épave !
Le boulet du forçat ou le fer de l'esclave
Sont-ils plus lourds que toi, soulier du vagabond ?
Pourquoi t'a-t-on laissé sous cette arche de pont ?
L'eau doit être profonde ici. Cette rivière
N'a-t-elle pas été mauvaise conseillère
Au voyageur si las et de si loin venu ?
Réponds ! S'en alla-t-il, en traînant son pied nu,
Mendier des sabots à la prochaine auberge ?
Ou bien, après t'avoir perdu sur cette berge,
Ce pauvre, abandonné même par ses haillons,
Est-il allé savoir au sein des tourbillons
Si l'on n'a plus besoin, quand on dort dans le fleuve,
De costume décent et de chaussure neuve ?

(...)

Tableau rural

Au village, en juillet. Un soleil accablant.
Ses lunettes au nez, le vieux charron tout blanc
Répare, près du seuil, un timon de charrue.
Le curé tout à l'heure a traversé la rue,
Nu-tête. Les trois-quarts ont sonné, puis plus rien,
Sauf monsieur le marquis, un gros richard terrien,
Qui passe en berlingot et la pipe à la bouche,
Et qui, pour délivrer sa jument d'une mouche,
Lance des claquements de fouet très campagnards
Et fait fuir, effarés, coqs, poules et canards.

Croquis de banlieue

À Jules Christophe

L'homme, en manches de veste, et sous son chapeau noir,
À cause du soleil, ayant mis son mouchoir,
Tire gaillardement la petite voiture
Pour faire prendre l'air à sa progéniture :
Deux bébés, l'un qui dort, l'autre suçant son doigt,
La femme qui suit et pousse, ainsi qu'elle le doit,
Très lasse, et sous son bras portant la redingote ;
Et l'on s'en va dîner dans une humble gargote
Où sur le mur est peint – vous savez ? à Clamart, –
Un lapin mort, avec trois billes de billard.

Menuet

À Emmanuel des Essarts

Marquise, vous souvenez-vous
Du menuet que nous dansâmes ?
Il était discret, noble et doux,
Comme l'accord de nos deux âmes.

Aux bocages le chalumeau
À ces notes pures et lentes ;
C'était un air du grand Rameau,
Un vieil air des *Indes galantes*.

Triomphante, vous surpreniez
Tous les cœurs et tous les hommages,
Dans votre robe à grands paniers,
Dans votre robe à grands ramages.

Vous leviez, de vos doigts gantés,
Et selon la cadence douce,
Votre jupe des deux côtés
Prise entre l'index et le pouce.

Plus d'une belle, à Trianon,
Enviait, parmi vos émules,
Le manège exquis et mignon
De vos deux petits pieds à mules ;

Et, distraite par le bonheur
De leur causer cette souffrance,
À la reprise en *la mineur*
Vous manquâtes la révérence.

Cheval de renfort

Le cheval qu'a jadis réformé la remonte
Est là, près du trottoir du long faubourg qui monte,
Pour qu'on l'attelle en flèche au prochain omnibus.
Il a cet air navré des animaux fourbus,
Sous son sale harnais qui traîne par derrière.
Mais lorsque, précédés d'une marche guerrière,
Des soldats font venir les femmes aux balcons,
Il se souvient alors du sixième dragons
Et du soleil luisant sur les lattes vermeilles ;
Et le vieux vétérán redresse les oreilles.

Au bord de la Marne

C'est régates à Joinville. On tire le pétard.
Les cinq canots, deux en avant, trois en retard,
Partent, et de soleil la rivière est criblée.
Sur la berge, là-bas, la foule est assemblée,
Et la gendarmerie est en pantalon blanc.
– Et l'on prévoit, ce soir, les rameurs s'attablant
Au cabaret, les chants des joyeuses équipes,
Les nocturnes bosquets constellés par les pipes,
Et les papillons noirs qui, dans l'air échauffé,
Se brûlent au cognac flambant sur le café.

Morceau à quatre mains

Le salon s'ouvre sur le parc
Où les grands arbres, d'un vert sombre,
Unissent leurs rameaux en arc
Sur les gazons qu'ils baignent d'ombre.

Si je me retourne soudain
Dans le fauteuil où j'ai pris place,
Je revois encor le jardin
Qui se reflète dans la glace ;

Et je goûte l'amusement
D'avoir, à gauche comme à droite,
Deux parcs, pareils absolument,
Dans la porte et la glace étroite.

Par un jeu charmant du hasard
Les deux jeunes sœurs, très exquises,
Pour jouer un peu de Mozart,
Au piano se sont assises.

Comme les deux parcs du décor,
Elles sont tout à fait pareilles ;
Les quatre mêmes bijoux d'or
Scintillent à leurs quatre oreilles.

J'examine autant que je veux,
Grâce aux yeux baissés sur les touches,
La même fleur sur leurs cheveux,
La même fleur sur leurs deux bouches ;

Et parfois, pour mieux regarder,
Beaucoup plus que pour mieux entendre,
Je me lève et viens m'accouder
Au piano de palissandre.

Rythme des vagues

À Luigi Galdo

J'étais assis devant la mer, sur le galet.
Sous un ciel clair les flots, d'un azur violet,
Après s'être gonflés en accourant du large,
Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,
Se brisaient devant moi, rythmés et successifs.
J'observais ces paquets de mer lourds et massifs
Qui marquaient d'un hourrah leurs chutes régulières,
Et puis se retiraient en râlant sur les pierres.
Et ce bruit m'enivrait ; et, pour écouter mieux,
Je me voilai la face et je fermai les yeux.
Alors, en entendant les lames sur la grève
Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve
S'écrouler en faisant ce fracas cadencé,
Moi, l'humble observateur du rythme, j'ai pensé
Qu'il doit être en effet une chose sacrée
Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,
N'a tiré du néant ces moyens musicaux,
Ces falaises aux rocs creusés par les échos,
Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages,
Incessamment heurtés et roulés sur les plages
Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,
Que pour que l'Océan nous récitât des vers.

Aux bains de mer

Sur la plage élégante au sable de velours
Que frappent, réguliers et calmes, les flots lourds,
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,
La jaquette troussée au-dessus des mollets,
Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame,
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme.
Sains et superbes sous leurs habits étoffés
Et d'un mignon chapeau de matelot coiffés,
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,
Creusent gaîment, avec une petite pelle,
Dans le fin sable d'or des canaux et des trous ;
Et ce même Océan qui peut dans son courroux
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre
Laisse, indulgent aïeul, son flot docile suivre
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.
Ils sont là, l'œil ravi, les cheveux blonds au vent,
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle,
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi.

– Soudain, d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci,
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites,
Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes,
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie ;
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie
Pour ces jolis babys et les plaisirs qu'ils ont.
Comme de courageux petits marins qu'ils sont,
Ils aiment leur métier pénible et salulaire
Et ne jalouent point les heureux de la terre ;
Car ils savent combien maternelle est la mer,
Et que pour eux aussi souffle le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.

Matin d'octobre

À Alexandre Piédagnel

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
À travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées ;
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose,
On croirait qu'il neige de l'or.

Gaîté du cimetière

Avis aux amateurs de la gaîté française :
Le printemps fait neiger, dans le Père-Lachaise,
Les fleurs des marronniers sur les arbres muets
Et la fosse commune est pleine de bleuets ;
Le liseron grimpeur fleurit les croix célèbres ;
Les oiseaux font l'amour près des bustes funèbres ;
Et l'on voit un joyeux commissaire des morts,
Tricorne en tête et canne à la main, sans remords,
Cueillir de ses doigts noirs, gantés de filoselle,
Des bouquets pour sa dame et pour sa demoiselle.

En bateau-mouche

Je pris le bateau-mouche au bas du Pont-Royal ;
Et sur un banc, devant un public trivial,
– Ô naïve impudeur ! ô candide indécence ! –
Je vis un ouvrier avec sa connaissance
Qui se tenaient les mains, malgré les curieux,
Et qui se regardaient longuement dans les yeux.
Ils restèrent ainsi tout le long de la Seine,
Sans faire attention au petit rire obscène
Des gens qui se poussaient du coude, l'air moqueur ;
– Et je les enviais dans le fond de mon cœur.

Lutteurs forains

À Hyacinthe Guadet-Azais

Devant la loterie éclatante, où les lots
Sont un sucre de pomme ou quelque étrange vase,
L'illustre Arpin, devant un public en extase,
Manipule des poids de cinquante kilos.

Colossal, aux lueurs sanglantes des falots,
Il beugle un boniment et montre avec emphase
Sa nièce, forte fille aux courts jupons de gaze,
Qui doit à bras tendus soulever deux *tringlots*.

À qui pourra *tomber*, à la lutte à main plate,
Son frère, au caleçon d'argent et d'écarlate,
Qui sur un bout de pain achève un cervelas,

Il promet cinq cent francs, chimérique utopie !
– Ô les athlètes nus sous l'azur clair d'Hellas !
Ô palme néméenne ! ô lauriers d'Olympie !

Dans le rue, le soir

Neuf heures. On entend la retraite aux tambours.
Les grisettes s'en vont du côté des faubourgs,
Après avoir fini la tâche journalière.
C'est comme un coup de pied dans une fourmilière ;
En waterproof, avec le petit sac de cuir,
Rapides, on les voit de tous côtés s'enfuir
Vers la famille ou vers les amours clandestines.
– Blanchisseuses de fin, piqueuses de bottines,
Filles de Montparnasse et de Ménilmontant,
Heureux, si son cœur bat, celui qui vous attend.

Noces et festins

Tandis qu'au restaurant en face : *Aux barreaux verts*,
On prépare, au salon de cinquante couverts,
Un de ces longs repas que l'argenteuil arrose
Et qu'orne un grand nougat surmonté d'une rose,
Toute la noce, avec de gros rires grivois,
Monte joyeusement sur les chevaux de bois
Et tourne, au son de l'orgue, en enfilant des bagues ;
Et c'est dans la banlieue, auprès des terrains vagues,
Où le beau-père et les gens mûrs, à quelque pas,
Vont jouer au bouchon et mettent habit bas.

Olivier

poème

(1876)

(extraits)

(...)

Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues,
Le peuple du quartier populaire et lointain
Bornant le Luxembourg et le pays latin
Allait aux bois voisins, foule bruyante et gaie,
– Car c'était justement un dimanche de paie, –
Pour revenir le soir, les chapeaux de travers,
Les habits sous le bras et les gilets ouverts,
Et chantant le vin frais comme on chante victoire.
Les marronniers touffus, près de l'Observatoire,
Embaumaient, énervants, et sur les piétons
Jetaient leurs fleurs avec les premiers hannetons.
En gants blancs et tout fiers de leur grande tenue
Des couples de soldats émaillaient l'avenue.
Des amoureux allaient, gais comme une chanson,
Faire leur nid d'un jour à Sceaux, à Robinson,
Sous les bosquets poudreux où l'on sert des fritures.
Des gens à mirlitons surchargeaient les voitures.
Entre les petits ifs, aux portes des cafés,
On buvait ; et jetant des rires étouffés,
Nu-tête et deux par deux, passaient des jeunes filles.
À la foule joyeuse ouvrant ses larges grilles,
Le Luxembourg, splendide et calme, apparaissait,
Inondé d'un soleil radieux qui faisait
Plus verts les vieux massifs et plus blancs les vieux marbres.
À quelques pas, Guignol s'enrouait sous les arbres,
Et le chant des oiseaux dominait tous ces cris.
C'était bien le printemps, un dimanche, à Paris.

(...)

Fuyant donc ce spectacle aux mille bruits joyeux,
Olivier, le front bas, le chapeau sur les yeux,
Sortit, croyant gagner quelque coin solitaire.
La petite fleuriste, au riant éventaire,
Qui courut après lui, disant : « Fleurissez-vous ! »
N'obtint du promeneur qu'un geste de courroux ;
Car aux mauvais instants où l'espoir nous renie,
Les fleurs mêmes nous font l'effet d'une ironie.
Olivier, qu'un dégoût des hommes avait pris,
Chercha la solitude au milieu de Paris...
– Mais sur les quais déserts, derrière Notre-Dame,

L'ouvrier promenait son enfant et sa femme.
Sur les trottoirs les plus paisibles du Marais
Le petit monde, assis dehors, prenait le frais.
C'était un jour de fête et de boutiques closes.
Pleins de chapeaux de paille et de toilettes roses,
Sur la Seine fumaient les bateaux à vapeur.
Dans les squares publics, la bonne et le sapeur
Commençaient sur les bancs l'idylle habituelle.
Pas d'humble carrefour, pas de triste ruelle
Qui ne servît aux jeux d'enfants endimanchés !
Des mariés d'hier, l'un vers l'autre penchés,
Allaient, l'homme tout fier et la femme un peu pâle,
Ayant encor les fleurs d'oranger et le châle
De noce, et tous les deux très gênés de leurs gants.

(...)

Tenez, lecteur ! – souvent, tout seul, je me promène
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine.
C'est laid, surtout depuis le siège de Paris.
On a planté d'affreux arbustes rabougris
Sur ces longs boulevards où naguère des ormes
De deux cents ans croisaient leurs ramures énormes.
Le mur d'octroi n'est plus ; le quartier se bâtit.
Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
Mon père me menait, enfant faible et malade,
Par les couchants d'été, faire une promenade.
C'est sur ces boulevards déserts, c'est dans ce lieu
Que cet homme de bien, pur, simple et craignant Dieu,
– Qui fut bon comme un saint, naïf comme un poète,
Et qui, bien que très pauvre, eut toujours l'âme en fête, –
Au fond d'un bureau sombre après avoir passé
Tout le jour, se croyant assez récompensé
Par la douce chaleur qu'au cœur nous communique
La main d'un dernier-né, la main d'un fils unique,
C'est là qu'il me menait. Tous deux nous allions voir
Les longs troupeaux de bœufs marchant vers l'abattoir,
Et quand mes petits pieds étaient assez solides,
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides
Où, mêlés aux badauds descendus des faubourgs,
Nous suivions la retraite et les petits tambours.
Et puis enfin, à l'heure où la lune se lève,
Nous prenions, pour rentrer, la route la plus brève ;
On montait au cinquième étage, lentement ;
Et j'embrassais alors mes trois sœurs et maman,
Assises et cousant auprès d'une bougie.
– Eh bien, quand m'abandonne un instant l'énergie,

François Coppée - Panorama

Quand m'accable par trop le spleen décourageant,
Je retourne, tout seul, à l'heure du couchant,
Dans ce quartier paisible où me menait mon père ;
Et du cher souvenir toujours le charme opère.
Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir,
Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut avoir
De résignation patiente et chrétienne
Pour gagner notre pain, tâche quotidienne,
Et se priver de tout, sans se plaindre jamais.
– Au chagrin qui me frappe alors je me sou mets,
Et je sens remonter à mes lèvres surprises
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises.
Je le revois, assez jeune encor, mais voûté
De mener des petits enfants à son côté ;
Et de nouveau je veux aimer, espérer, croire !...
– Excusez. J'oubliais que je conte une histoire ;
Mais en parlant de moi, lecteur, j'en fais l'aveu,
Je parle d'Olivier, qui me ressemble un peu.

(...)

La maison, aujourd'hui ferme, jadis château,
A bon air. Un fossé l'entoure ; un vieux bateau,
Plein de feuillage mort, pourrit là, sous le saule.
Par l'étroit pont de pierre où la volaille piaule
Répondant à grands cris aux canards du fossé,
Et par la voûte sombre au cintre surbaissé,
On entre dans la cour spacieuse et carrée
Que jonchent le fumier et la paille dorée.
Avant le déjeuner parfois j'en fais le tour.
Je regarde rentrer les bêtes de labour,
Gros chevaux pommelés, les pieds velus, la queue
Troussée, avec le lourd collier de laine bleue,
Le gland rouge à l'oreille, et le grossier harnais.
Je fus un paysan jadis, je m'y connais,
Je parle aux laboureurs, je leur dis ma recette
Pour extirper du blé la nielle et la luzette,
Et que le temps humide est meilleur pour faucher.
La grosse cuisinière alors vient me chercher,
Je rentre dans la salle à manger confortable
Où je trouve Suzanne arrangeant sur la table
Les fruits de la saison dans un grand plat de Gien.
On déjeune gaîment. Quelquefois le vieux chien
Qu'on tolère au logis, car il n'est plus ingambe,
Vient poser en grondant sa gueule sur ma jambe
Pour avoir un morceau qu'il avale d'un coup.
En prenant le café, nous fumons, – pas beaucoup ;

Puis mes hôtes vont voir leurs travaux de campagne,
Ils prennent le panier, et je les accompagne.
La voiture d'osier a trois places. Devant,
La chère blonde avec son voile brun au vent,
– Tandis que le papa maintient au trot Cocotte, –
Se retourne, voulant mettre dans la capote
Son parasol doublé de vert et ses bouquets.
Moi, derrière, occupant le siège du laquais,
Pour l'aider je m'incline, et je la touche presque ;
– Et nous suivons alors un chemin pittoresque
Où souvent, par-dessus les grands épis penchés,
Nous regardent de loin les pointes des clochers.

(...)

Espiègle ! j'ai bien vu tout ce que vous faisiez
Ce matin, dans le champ planté de cerisiers
Où seule vous étiez, nu-tête, en robe blanche.
Caché par le taillis, j'observais. Une branche,
Lourde sous les fruits mûrs, vous barrait le chemin
Et se trouvait à la hauteur de votre main.
Or, vous avez cueilli des cerises vermeilles,
Coquette ! et les avez mises à vos oreilles,
Tandis qu'un vent léger dans vos boucles jouait.
Alors, vous asseyant pour cueillir un bleuet
Dans l'herbe, et puis un autre, et puis un autre encore,
Vous les avez piqués dans vos cheveux d'aurore ;
Et, les bras recourbés sur votre front fleuri,
Assise dans le vert gazon, vous avez ri,
Et vos joyeuses dents jetaient une étincelle.
Mais pendant ce temps-là, ma belle demoiselle,
Un seul témoin, qui vous gardera le secret,
Tout heureux de vous voir heureuse, comparait,
Sur votre frais visage animé par les brises,
Vos regards aux bleuets, vos lèvres aux cerises.

(...)

Ce serait sur les bords de la Seine. Je vois
Notre chalet, voilé par un bouquet de bois.
Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.
Pas d'autre compagnon qu'un chien de Terre-Neuve
Qu'elle aimerait et dont je serais bien jaloux.
Des faïences à fleurs pendraient après des clous ;
Puis beaucoup de chapeaux de paille et des ombrelles.
Sous leurs papiers chinois, les murs seraient si frêles
Que même en travaillant, à travers la cloison,

Je l'entendrais toujours errer par la maison
Et traîner dans l'étroit escalier sa pantoufle.
Les miroirs de ma chambre auraient senti son souffle
Et souvent réfléchi son visage, charmés.
Elle aurait effleuré tout de ses doigts aimés.
Et ces bruits, ces reflets, ces parfums, venant d'elle,
Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle.
Enfin, quand, poursuivant un vers capricieux,
Je serais là, pensif et la main sur les yeux,
Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,
Pour lire mon poème et me souffler ma rime,
Derrière moi, sans bruit, sur la pointe des pieds ;
Moi, qui ne veux pas voir mes secrets épiés,
Je me retournerais avec un air farouche ;
Mais son gentil baiser me fermerait la bouche.
– Et dans les bois voisins, inondés de rayons,
Précédés du gros chien, nous nous promènerions :
Moi, vêtu de coutil, elle, en toilette blanche,
Et j'envelopperais sa taille, et sous sa manche
Ma main caresserait la rondeur de son bras.
On ferait des bouquets, et, quand nous serions las,
On rejoindrait, suivis toujours du chien qui jappe,
La table mise, avec des roses sur la nappe,
Près du bosquet criblé par le soleil couchant ;
Et, tout en s'envoyant des baisers en mangeant,
Tout en s'interrompant pour se dire : Je t'aime !
On assaisonnerait des fraises à la crème,
Et l'on bavarderait comme des étourdis
Jusqu'à ce que la nuit descende...

– Ô Paradis!

(...)

Là, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,
De toutes parts, la foule effrayante circule.
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres ;
Et chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
Les poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
S'en vont jouir ; c'est l'heure où la misère envie !
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux
Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse.

Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,
Ceux-ci vers leur besoin, ceux-là vers leur plaisir ;
Partout on voit le flot de la foule grossir ;
Et l'ivrogne trébuche, et la fille publique
Assaille le passant de son regard oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle ; et sous l'auvent des kiosques lumineux
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue, effrayante et brutale !
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris
Et de la fange. C'est le trottoir de Paris !

Il plongeait dans Paris, comme on se jette au gouffre ;
Et, depuis lors, c'est là qu'il vit, c'est là qu'il souffre,
Sous un air calme et doux cachant un cœur amer,
Comme un beau fruit d'automne où s'est logé le ver.
C'est là qu'Olivier vit, si l'on appelle vivre
Se livrer au courant qui nous prend et le suivre,
Ainsi que nous voyons une plume d'oiseau
Descendre avec lenteur la pente d'un ruisseau.
N'importe ! Olivier vit, supportant comme un autre
Son chagrin. Tous d'ailleurs n'avons-nous pas le nôtre ?
Jamais il ne se plaint et souvent il sourit.
Tout comme un autre, il sait répondre aux mots d'esprit
Lancés après souper comme au jeu des raquettes,
Derrière l'éventail amuser les coquettes,
Voir le monde, lorgner les gens à l'Opéra,
Aller au bal, au club, aux eaux, et cætera.
– Le sourire survit au bonheur ! Qui peut dire
Cet homme malheureux, puisqu'on le voit sourire ?
Savons-nous quand le soir, rêveurs, nous admirons
Le zodiaque immense en marche sur nos fronts,
Combien dans la nature, Isis au triple voile,
La lumière survit à la mort d'une étoile,
Et si cet astre d'or, dont le rayonnement
À travers l'infini nous parvient seulement
Et décore le ciel des nuits illuminées,
N'est pas éteint déjà depuis bien des années ?

Les mois

(1876)

(extraits)

Janvier

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque, sous la porte fermée,
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé ;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé ;

Et que, perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmait nos courses dans les bois ?

Hélas ! comme il faut qu'il en meure
De ces émigrés grelottants !
Y songes-tu ? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain Avril ;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il ?

Février

Hélas ! dis-tu, la froide neige
Recouvre le sol et les eaux :
Si le bon Dieu ne les protège,
Le printemps n'aura plus d'oiseaux !

Rassure-toi, tendre peureuse ;
Les doux chanteurs n'ont point péri.
Sous plus d'une racine creuse
Ils ont un chaud et sûr abri.

Là, se serrant l'un contre l'autre
Et blottis dans l'asile obscur,
Pleins d'un espoir pareil au nôtre,
Ils attendent l'Avril futur ;

Et, malgré la bise qui passe
Et leur jette en vain ses frissons,
Ils répètent à voix très basse
Leurs plus amoureuses chansons.

Ainsi, ma mignonne adorée,
Mon cœur, où rien ne remuait,
Avant de t'avoir rencontrée,
Comme un sépulcre était muet ;

Mais quand ton cher regard y tombe,
Aussi pur qu'un premier beau jour,
Tu fais jaillir de cette tombe
Tout un essaim de chants d'amour.

Avril

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais, depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait reflourir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

Mai

Depuis un mois, chère exilée,
Loin de mes yeux tu t'en allas,
Et j'ai vu fleurir les lilas
Avec ma peine inconsolée.

Seul, je fuis ce ciel clair et beau
Dont l'ardente effluve me trouble,
Car l'horreur de l'exil se double
De la splendeur du renouveau.

En vain j'entends contre les vitres,
Dans la chambre où je m'enfermai,
Les premiers insectes de Mai
Heurter leurs maladroits élytres ;

En vain le soleil a souri ;
Au printemps je ferme ma porte,
Et veux seulement qu'on m'apporte
Un rameau de lilas fleuri ;

Car l'amour dont mon âme est pleine
Retrouve, parmi ses douleurs,
Ton regard dans ces chères fleurs
Et dans leur parfum ton haleine.

Juin

Dans cette vie ou nous ne sommes
Que pour un temps si tôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid ;

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur, profondément touché,
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
À fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets ;

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

Août

Par les branches désordonnées
Le coin d'étang est abrité,
Et là poussent en liberté
Campanules et graminées.

Caché par le tronc d'un sapin,
J'y vais voir, quand midi flamboie,
Les petits oiseaux, pleins de joie,
Se livrer au plaisir du bain.

Aussi vifs que des étincelles,
Ils sautillent de l'onde au sol,
Et l'eau, quand ils prennent leur vol,
Tombe en diamants de leurs ailes.

Mais mon cœur, lassé de souffrir,
En les admirant les envie,
Eux qui ne savent de la vie
Que chanter, aimer et mourir !

Septembre

Après ces cinq longs mois que j'ai passés loin d'elle,
J'interroge mon cœur ; il est resté fidèle.

En Mai, dans la jeunesse exquise du printemps,
J'ai souffert en songeant à ses beaux dix-sept ans.

Quand la nature, en Juin, de roses était pleine,
J'ai souffert en songeant à sa suave haleine.

En, Juillet, quand la nuit peuplait d'astres les cieux,
J'ai souffert en songeant à l'éclat de ses yeux.

Août a flambé, Septembre enfin mûrit la vigne,
Sans que mon triste cœur s'apaise et se résigne.

Toujours son souvenir a le même pouvoir,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir.

Novembre

Captif de l'hiver dans ma chambre
Et las de tant d'espoirs menteurs,
Je vois, dans un ciel de novembre,
Partir les derniers migrants.

Ils souffrent bien sous cette pluie ;
Mais, au pays ensoleillé,
Je songe qu'un rayon essuie
Et réchauffe l'oiseau mouillé.

Mon âme est comme une fauvette
Triste sous un ciel pluvieux ;
Le soleil dont sa joie est faite
Est le regard de deux beaux yeux ;

Mais, loin d'eux elle est exilée ;
Et, plus que ces oiseaux, martyr,
Je ne puis prendre ma volée
Et n'ai pas le droit de partir.

Décembre

Le hibou, parmi les décombres,
Hurle, et Décembre va finir ;
Et le douloureux souvenir
Sur ton cœur jette encor ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres,
L'aurais-tu voulu retenir ?
Combien seront, dans l'avenir,
Brillants et purs ; et combien, sombres ?

Laisse donc les ans s'épuiser.
Que de larmes pour un baiser,
Que d'épines pour une rose !

Le temps qui s'écoule fait bien ;
Et mourir ne doit être rien,
Puisque vivre est si peu de chose.

L'exilée

(1877)

De douces fleurs... mouillées des
larmes du sincère amour.

SHAKSPEARE. - *Hamlet*.

De mes grands chagrins je fais de
petites chansons.

HENRI HEINE. - *Intermezzo*.

Invocation

Enfant blonde aux doux yeux, ô rose de Norvège,
Qu'un jour j'ai rencontrée aux bords du bleu Léman,
Cygne pur émigré de ton climat de neige !

Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman,
Je t'aime et suis heureux comme si quelque fée
Venait de me toucher avec un talisman.

Quand tu parus, naïve et d'or vivant coiffée,
J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
Soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée.

Voyageur, je devais partir le lendemain ;
Mais tu m'as pris mon cœur sans pouvoir me le rendre,
Alors que pour l'adieu je t'ai touché la main.

À ce dernier bonheur j'étais loin de m'attendre,
Et je me croyais mort à toutes les amours ;
Mais j'ai vu ton regard spirituel et tendre ;

Et tout m'a bien prouvé, dans les instants trop courts
Passés auprès de toi, blonde sœur d'Ophélie,
Que je pouvais aimer encore, et pour toujours.

Et je ne me dis pas que c'est une folie,
Que j'avais dix-sept ans le jour où tu naquis ;
Car le triste passé, je l'efface et l'oublie.

Et tu ne peux savoir à quel point c'est exquis !

La Mémoire

Souvent, lorsque la main sur les yeux je médite,
Elle m'apparaît, svelte et la tête petite,
Avec ses blonds cheveux coupés courts sur le front.
Trouverai-je jamais des mots qui la peindront,
La chère vision que malgré moi j'ai fuie ?
Qu'est auprès de son teint la rose après la pluie ?
Peut-on comparer même au chant du bengali
Son exotique accent, si clair et si joli ?
Est-il une grenade entr'ouverte qui rende
L'incarnat de sa bouche adorablement grande ?
Oui, les astres sont purs, mais aucun, dans les cieux,
Aucun n'est éclatant et pur comme ses yeux ;
Et l'antilope errant sous le taillis humide
N'a pas ce long regard lumineux et timide.
Ah ! devant tant de grâce et de charme innocent,
Le poète qui veut décrire est impuissant,
Mais l'amant peut du moins s'écrier : «Sois bénie,
O faculté sublime à l'égal du génie,
Mémoire, qui me rends son sourire et sa voix,
Et qui fais qu'exilé loin d'elle je la vois !»

Réponse

Mais je l'ai vu si peu ! disiez-vous l'autre jour. –
Et moi, vous ai-je vue en effet davantage ?
En un moment mon cœur s'est donné sans partage.
Ne pouvez-vous ainsi m'aimer à votre tour ?

Pour monter d'un coup d'aile au sommet de la tour,
Pour emplir de clartés l'horizon noir d'orage
Et pour nous enchanter de son puissant mirage,
Quel temps faut-il à l'aigle, à l'éclair, à l'amour ?

Je vous ai vue à peine, et vous m'êtes ravie !
Mais à vous mériter je consacre ma vie
Et du sombre avenir j'accepte le défi.

Pour s'aimer faut-il donc tellement se connaître,
Puisque, pour allumer le feu qui me pénètre,
Chère âme, un seul regard de vos yeux a suffi ?

À un ange gardien

Mon rêve, par l'amour redevenu chrétien,
T'évoque à ses côtés, ô doux ange gardien,
Divin et pur esprit, compagnon invisible
Qui veilles sur cette âme innocente et paisible !
N'est-ce pas, beau soldat des phalanges de Dieu,
Qui, pour la protéger, fais toujours, en tout lieu,
Sur l'adorable enfant planer ton ombre ailée,
Que ta chaste personne est moins immaculée,
Que ton regard, reflet des immenses azurs,
Et que le feu qui brille à ton front, sont moins purs,
Dans leur sublime essence au paradis conquise,
Que le cœur virginal de cette enfant exquise ?
O toi qui de la voir as toujours la douceur,
Bel ange, n'est-ce pas qu'elle est comme ta sœur ?
O céleste témoin, qui sais que sa pensée,
Par une humble prière au matin commencée,
Dans ses rêves du soir est plus naïve encor,
N'est-ce pas qu'en voyant s'abaisser ses cils d'or
Sur ses yeux ingénus comme ceux des gazelles,
Tu t'étonnes parfois qu'elle n'ait pas des ailes ?

Pitié des choses

La douleur aiguise les sens ;
– Hélas ! ma mignonne est partie ! –
Et dans la nature je sens
Une secrète sympathie.

Je sens que les nids querelleurs
Par égard pour moi se contraignent,
Que je fais de la peine aux fleurs
Et que les étoiles me plaignent.

La fauvette semble en effet
De son chant joyeux avoir honte,
Le lys sait le mal qu'il me fait,
Et l'étoile aussi s'en rend compte.

En eux j'entends, respire et vois
La chère absente, et je regrette
Ses yeux, son haleine et sa voix,
Qui sont astres, lys et fauvette.

Vie antérieure

S'il est vrai que ce monde est pour l'homme un exil
Où, ployant sous le faix du labeur dur et vil,
Il expie en pleurant sa vie antérieure ;
S'il est vrai que dans une existence meilleure,
Parmi les astres d'or qui roulent dans l'azur,
Il a vécu, formé d'un élément plus pur,
Et qu'il garde un regret de sa splendeur première :
Tu dois venir, enfant, de ce lieu de lumière
Auquel mon âme a dû naguère appartenir ;
Car tu m'en as rendu le vague souvenir,
Car en t'apercevant, blonde vierge ingénue,
J'ai frémi, comme si je t'avais reconnue ;
Et lorsque mon regard au fond du tien plongeait,
J'ai senti que nous nous étions aimés déjà.
Et depuis ce jour-là, saisi de nostalgie,
Mon rêve au firmament toujours se réfugie,
Voulant y découvrir notre pays natal,
Et, dès que la nuit monte au ciel oriental,
Je cherche du regard dans la voûte lactée
L'étoile qui par nous fut jadis habitée.

Chanson d'exil

Triste exilé, qu'il te souvienne
Combien l'avenir était beau,
Quand sa main tremblait dans la tienne
Comme un oiseau ;

Et combien ton âme était pleine
D'une bonne et douce chaleur,
Quand tu respirais son haleine
Comme une fleur !

Mais elle est loin, la chère idole,
Et tout s'assombrit de nouveau ;
Tu sais qu'un souvenir s'envole
Comme un oiseau ;

Déjà l'aile du doute plane
Sur ton âme où naît la douleur ;
Et tu sais qu'un amour se fane
Comme une fleur.

Espoir timide

Chère âme, si l'on voit que vous plaignez tout bas
Le chagrin du poète exilé qui vous aime,
On raillera ma peine, et l'on vous dira même
Que l'amour fait souffrir, mais que l'on n'en meurt pas.

Ainsi qu'un mutilé qui survit aux combats,
L'amant désespéré qui s'en va, morne et blême,
Loin des hommes qu'il fuit et de Dieu qu'il blasphème,
N'aimerait-il pas mieux le calme du trépas ?

Chère enfant, qu'avant tout vos volontés soient faites !
Mais, comme on trouve un nid rempli d'œufs de fauvettes,
Vous avez ramassé mon cœur sur le chemin ;

Si de l'anéantir vous aviez le caprice,
Vous n'auriez qu'à fermer brusquement votre main,
– Mais vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, qu'il périsse !

Romance

Quand vous me montrez une rose
Qui s'épanouit sous l'azur,
Pourquoi suis-je alors plus morose ?
Quand vous me montrez une rose,
C'est que je pense à son front pur.

Quand vous me montrez une étoile,
Pourquoi les pleurs, comme un brouillard,
Sur mes yeux jettent-ils leur voile ?
Quand vous me montrez une étoile,
C'est que je pense à son regard.

Quand vous me montrez l'hirondelle
Qui part jusqu'au prochain avril,
Pourquoi mon âme se meurt-elle ?
Quand vous me montrez l'hirondelle,
C'est que je pense à mon exil.

Lettre

Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,
C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.
Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.
Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut ;
Pourtant c'est vous que j'aime, et c'est vous qu'il me faut.
Je ne poursuis pas là de chimère impossible ;
Non, non ! Mais seulement, si vous êtes sensible
Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,
Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,
Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare,
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.
Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ;
Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
À l'ardeur de l'amant l'indulgence du père
Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.
Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal »,
Et de l'humanité je connais la faiblesse ;
Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse
Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant !

En automne

Quand de la divine enfant de Norvège,
Tout tremblant d'amour, j'osai m'approcher,
Il tombait alors des flocons de neige.

Comme un martinet revole au clocher,
Quand je la revis, plein d'ardeurs plus fortes,
Il tombait alors des fleurs de pêcher.

Ah ! je te maudis, exil qui l'emportes
Et me veux du cœur l'espoir arracher !
Il ne tombe plus que des feuilles mortes.

Épitaphe

Dans le faubourg qui monte au cimetière,
Passant rêveur, j'ai souvent observé
Les croix de bois et les tombeaux de pierre
Attendant là qu'un nom y fût gravé.

Tu m'es ravie, enfant, et la nuit tombe
Dans ma pauvre âme où l'espoir s'amoindrit ;
Mais sur mon cœur, comme sur une tombe,
C'est pour toujours que ton nom est écrit.

L'écho

J'ai crié, dans la solitude :
« Mon chagrin sera-t-il moins rude,
Un jour, quand je dirai son nom ? »

Et l'écho m'a répondu : « Non. »

« Comment vivrai-je, en la détresse
Qui m'enveloppe et qui m'opresse,
Comme fait au mort son linceul ? »

Et l'écho m'a répondu : « Seul ! »

« Grâce ! le sort est trop sévère !
Mon cœur se révolte ! Que faire
Pour en étouffer les rumeurs ? »

Et l'écho m'a répondu : « Meurs ! »

Lied

Rougissante et tête baissée,
Je la vois me sourire encor.
– Pour le doigt de ma fiancée
Qu'on me fasse un bel anneau d'or.

Elle part, mais bonne et fidèle ;
Je vais l'attendre en m'affligeant.
– Pour garder ce qui me vient d'elle
Qu'on me fasse un coffret d'argent !

J'ai sur le cœur un poids énorme ;
L'exil est trop dur et trop long.
– Pour que je me repose et dorme,
Qu'on me fasse un cercueil de plomb !

Les trois oiseaux

J'ai dit au ramier : « Pars ! et va, quand même,
Au delà des champs d'avoine et de foin,
Me chercher la fleur qui fera qu'on m'aime.
Le ramier m'a dit : « C'est trop loin ! »

Et j'ai dit à l'aigle : « Aide-moi ! j'y compte ;
Et, si c'est le feu du ciel qu'il me faut,
Pour l'aller ravir, prends ton vol et monte. »
Et l'aigle m'a dit : « C'est trop haut ! »

Et j'ai dit enfin au vautour : « Dévore
Ce cœur trop plein d'elle, et prends-en ta part !
Laisse ce qui peut être intact encore. »
Le vautour m'a dit : « C'est trop tard ! »

Purgatoire

J'ai fait ce rêve : – J'étais mort.
Une voix dit : « Ton âme impie,
En un très misérable sort,
Va revivre, afin qu'elle expie.

« Dans le bois, qu'octobre jaunit
Et que le vent du nord flagelle,
Deviens le passereau sans nid.
– Merci ! Je vais voler vers elle.

– Non ! sois plutôt l'arbre isolé,
Et, dans l'ouragan qui s'irrite,
Tords ton feuillage échevelé.
– Soit ! Il se peut que je l'abrite.

– Alors, cœur plein d'amour humain,
Sois le caillou que broie et roule
Le chariot sur un grand chemin.
– Qu'importe ? si son pied me foule.

– Insensé, » dit enfin la voix,
Qui gronda pour cet anathème,
« Sois donc homme encore une fois,
Et revis, mais sans qu'elle t'aime ! »

Étoiles filantes

Dans les nuits d'automne, errant par la ville,
Je regarde au ciel avec mon désir,
Car si, dans le temps qu'une étoile file,
On forme un souhait, il doit s'accomplir.

Enfant, mes souhaits sont toujours les mêmes.
Quand un astre tombe, alors, plein d'émoi,
Je fais de grands vœux afin que tu m'aimes
Et qu'en ton exil tu penses à moi.

À cette chimère, hélas ! je veux croire,
N'ayant que cela pour me consoler.
Mais voici l'hiver, la nuit devient noire,
Et je ne vois plus d'étoiles filer.

Obstination

Vous aurez beau faire et beau dire,
L'oubli me serait odieux ;
Et je vois toujours son sourire
Des adieux.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Sans espoir je dois la chérir ;
J'en souffre bien, mais je préfère
En souffrir.

Vous aurez beau faire et beau dire,
Dût-elle même l'ignorer,
Je veux, fidèle à mon martyre,
La pleurer.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Seule, elle peut mon mal guérir,
Et j'aime mieux, s'il persévère,
En mourir.

Serment

O poète, trop prompt à te laisser charmer,
Si cette douce enfant devait t'être ravie,
Et si ce cœur, en qui tout le tien se confie,
Ne pouvait pas pour toi frémir et s'animer ?

N'importe ! ses yeux seuls ont su faire germer
Dans mon âme, si lasse et de tout assouvie,
L'amour qui rajeunit, console et purifie,
Et je devrais encor la bénir et l'aimer.

Heureux ou malheureux, je lui serai fidèle ;
J'aimerai ma douleur, puisqu'elle viendra d'elle
Qui chassa de mon sein la honte et le remord.

Vierge, dont les regards me tiennent sous leurs charmes,
Si tu me fais pleurer, je bénirai mes larmes ;
Si tu me fais mourir, je bénirai la mort !

Orgueil d'aimer

Hélas ! la chimère s'envole
Et l'espoir ne m'est plus permis ;
Mais je défends qu'on me console.

Ne me plaignez pas, mes amis :
J'aime ma peine intérieure
Et l'accepte d'un cœur soumis.

Ma part est encor la meilleure,
Puisque mon amour m'est resté ;
Ne me plaignez pas si j'en pleure !

À votre lampe, aux soirs d'été,
Les papillons, couleur de soufre,
Meurent pour avoir palpité ;

Ainsi mon amour, comme un gouffre,
M'entraîne, et je vais m'engloutir ;
Ne me plaignez pas si j'en souffre !

Car je ne puis me repentir,
Et dans la torture subie
J'ai la volupté du martyr ;

Et s'il faut y laisser ma vie,
Ce sera sans lâches clameurs.
J'aime ! j'aime ! et veux qu'on m'envie.

Ne me plaignez pas si j'en meurs !

Jeunes filles

(1878)

(extraits)

L'amazone

À Paul Bourget

Devant le frais cottage au gracieux perron,
Sous la porte que timbre un tortil de baron,
Debout, entre les deux gros vases de faïence,
L'amazone, déjà pleine d'impatience,
Apparaît, svelte et blonde, et portant sous son bras
Sa lourde jupe, avec un charmant embarras.
Le fin drap noir étroit son corsage, et le moule ;
Le mignon chapeau d'homme, autour duquel s'enroule
Un voile blanc, lui jette une ombre sur les yeux.
La badine de jonc, au pommeau précieux,
Frémit entre les doigts de la jeune élégante,
Qui s'arrête un moment sur le seuil, et se gante.
Agitant les lilas en fleur, un vent léger
Passe dans ses cheveux et les fait voltiger,
Blonde auréole autour de son front envolée ;
Et, gros comme le poing, au milieu de l'allée
De sable roux, semé de tout petits galets,
Le groom attend et tient les deux chevaux anglais.

Et moi, flâneur qui passe et jette par la grille
Un regard enchanté sur cette jeune fille,
Et m'en vais sans avoir même arrêté le sien,
J'imagine un bonheur calme et patricien,
Où cette noble enfant me serait fiancée ;
Et déjà je m'enivre à la seule pensée
Des clairs matins d'avril où je galoperais,
Sur un cheval très vif et par un vent très frais,
À ses côtés, lancé sous la frondaison verte.
Nous irions par le bois, seuls, à la découverte ;
Et, voulant une image au contraste troublant
Du long vêtement noir et du long voile blanc,
Je la comparerais, dans ma course auprès d'elle,
À quelque fugitive et sauvage hirondelle.

Au musée du Louvre

Un jour, – pardonnez-moi ce crime, ô grands plastiques !
Un jour, je promenais dans le Louvre, aux Antiques,
Mes rêves d'art intime et de modernité.
Le Musée est très frais et très calme en été.
Après le Carrousel torride et son asphalte,
Il est doux, par les jours trop chauds, d'y faire halte ;
Car la sérénité des vieux marbres d'Hellas
Rafraîchit le flâneur respectueux et las,
Et lui verse dans l'âme une paix infinie.

Ce fut un jour de juin, devant la Polymnie,
Que je vis cette enfant assise et copiant.
Pauvre fille ! Elle était sur un étroit pliant,
Tenant sur ses genoux, comme sur une table,
Son carton, et souvent, d'un air inconfortable,
Se penchant de côté pour tailler son fusain.
Près d'elle j'aperçus, là, sur un banc voisin,
Son petit mantelet, vieux de plusieurs années,
Et son chapeau de paille aux brides bien fanées.
Me sembla-t-elle, au moins, jolie ou belle ? Non,
Mais charmante pourtant : un visage mignon,
Le teint mat, les cheveux châtons, de beaux yeux tristes
Qu'elle levait, avec l'ardeur des vrais artistes,
Sur la Muse accoudée en sa robe aux longs plis.
Au fond de ces grands yeux, d'attention remplis,
Je devinais le sort de cette jeune fille :
Elle était à coup sûr de très humble famille ;
Elle devait avoir un vieux père, je crois,
Quelque officier avec sa retraite et la croix ;
Plus de mère, puisqu'on la laissait seule au Louvre...
Et, pris par l'intérêt du roman qu'on découvre,
Mon esprit de poète errant le complétait :
Quand elle avait appris à dessiner, c'était
Afin de s'employer plus tard dans quelque école ;
Mais, conquise par l'Art qui charme et qui console,
Elle y trouvait déjà bien mieux qu'un gagne-pain.
J'entrais en scène, alors, sous les traits d'un rapin
Portant le large feutre et la vareuse usée,
Qui, comme elle, venait travailler au Musée

Et bientôt trouvait doux de la voir tous les jours.
Et puis, j'imaginai nos timides amours :
Dans le salon carré négligeant mes copies,
Je venais dessiner la Diane de Gabies,
Près de la jeune fille au profil pur et fin.
Quelle audace il fallait pour lui parler enfin,
Un jour, en prétextant d'emprunter une estompe !
Oh ! les regards furtifs qu'il faut qu'on interrompe
Quand passe lentement l'importun visiteur !
Pourtant je finissais par plaire, – avec lenteur ;
Et, bien qu'en me parlant elle fût inquiète,
À cause du gardien dormant sur la banquette,
Elle me confiait tout, espoirs et douleurs ;
Et parfois j'apportais, dans ma boîte à couleurs,
Des fruits qui s'écrasaient un peu, – c'était dommage ! –
Mais dont elle voulait bien accepter l'hommage
Et nous déjeunions tous deux, en partageant,
Sous la protection du regard indulgent
Des dieux grecs, qui gardaient leurs poses sculpturales
Et songeaient aux amours naïfs des pastorales.

Souvenir du Danemark

À la princesse D.....

C'est un parc scandinave, aux sapins toujours verts,
Où le vent automnal courbe les fleurs d'hivers
Dans les vases de marbre ancien sur la terrasse ;
Et la vierge royale en qui revit la race
Des brumeux Suénon dont son père descend,
L'enfant blanche aux yeux clairs, la princesse du sang,
Immobile devant la balustrade antique,
Regarde le lointain azur de la Baltique.
En satin blanc, nu-tête, et du blond idéal
Qui couronne les fronts sous le ciel boréal,
Elle se tient debout, comme un spectre de reine,
Prise dans les grands plis que fait sa robe à traîne.
Au fond de ses yeux froids et pâles, rien ne luit ;
Et c'est un lys éclos au soleil de minuit.

Au temps où dans le Nord je voyageais, Princesse,
Je n'eus pas le bonheur de vous voir ; mais, sans cesse,
Votre nom dit par tous – que je veux taire ici –
Éveillait dans mon cœur un douloureux souci.
Il m'a fait regretter mon obscure origine,
Et quand je le prononce encore, j'imagine
De royales amours et – rêveur insensé –
Je crois être un instant votre beau fiancé.
Magnifique et reçu dans les honneurs insignes,
J'arrive du côté de la neige et des cygnes ;
Je suis un czaréwitch très blond et presque enfant,
Qui porte ce jour-là l'ordre de l'Éléphant,
Pour faire à votre père, ainsi, ma politesse ;
Et je viens demander la main de Votre Altesse.
Nous ne nous disons pas de bien longues fadeurs,
Puisque tout est réglé par nos ambassadeurs.
L'escadre russe, ainsi que la flotte danoise,
Pour le jour solennel seulement se pavoise
Et, dans l'instant heureux où vous prenez mon nom,
Vous tire un madrigal de cent coups de canon ;
Puis nos deux pavillons sont hissés dans l'espace...
Mais pardon ! je ne suis qu'un voyageur qui passe ;
Vous ne m'avez pas vu ; je ne vous connais pas ;
Vous ne vous doutez point qu'en faisant les cent pas

François Coppée - Panorama

Devant votre château, dans ce parc noble et triste,
Pendant tout un matin, un poète touriste,
Voyageant au pays de la fleur d'Angsoka,
Princesse, dans un rêve exquis, vous évoqua.
Vous ne saurez jamais à quel point sa folie
Vous créait pâle et blonde, ô dernière Ophélie,
Et combien étaient purs vos yeux de clair saphir
Qui regardaient au loin la Baltique bleuir.

Dans un train de banlieue

Le train stoppa ; c'était la station de Sèvres.

Assis dans mon wagon, la cigarette aux lèvres,
En jetant un regard dehors, je remarquai,
Près de la porte en bois ouverte sur le quai,
Un groupe de trois sœurs vraiment presque pareilles :
Mêmes cheveux au vent derrière les oreilles,
Mêmes chapeaux à fleurs, mêmes robes d'été,
Même air de bonne humeur et de naïveté.
Les yeux brillants de joie, elles riaient entre elles
Et faisaient de très loin signe, avec leurs ombrelles,
À leur père, un brave homme aux gros favoris gris,
Qui rapportait un tas de paquets de Paris
Et descendait du train tout couvert de poussière.
Il donna son ticket au vieux garde-barrière
Et se laissa par ses fillettes embrasser.
Après avoir eu soin de le débarrasser,
Toutes trois à la fois lui firent des demandes ;
Et lui, donnant déjà le bras aux deux plus grandes,
Semblait se dire, heureux : « C'est à moi, tout cela ! »

Sur un coup de sifflet, notre train s'ébranla,
Et, rêveur, je songeais, en poursuivant ma route :
– Bonne et simple famille ! Ils habitent sans doute
Un des chalets qu'on voit sur ce coteau boisé.
Le père est, à coup sûr, un commerçant aisé.
Ils demeurent ici la moitié de l'année
Et pensent qu'il est temps de pourvoir leur aînée.
Ce serait le bonheur, pourtant, si l'on voulait !
Le dimanche, en été, l'on irait au chalet
Par le chemin de fer, en fumant un cigare ;
Tout le monde viendrait vous attendre à la gare ;
On serait accueilli par leurs rires amis,
Et pour le déjeuner le couvert serait mis
Dans l'intime jardin, sur la fraîche pelouse.
Pour mettre un vieux chapeau de paille et quelque blouse,
On passerait d'abord dans le petit salon ;
Puis, tandis que la bonne apporte le melon
Et que le père prend le panier à bouteilles,

On courrait, du côté du verger et des treilles,
Emportant à deux mains des assiettes à fleurs,
Avec sa fiancée et les petites sœurs
Qui vous lancent parfois une phrase maligne,
Cueillir de beaux fruits mûrs et des feuilles de vigne...

Et ce serait facile à faire, tout cela !
Peut-être eût-il suffi de quitter le train là ?

– Mais non. En concevant cette bourgeoise idylle,
J'en ai pris le meilleur ; le reste est inutile.
Aurais-je dû descendre à cette station ?
Non. Le désir vaut mieux que la possession,
Et je suis aujourd'hui bien fou, quand je regrette
Ce rêve qui s'éteint avec ma cigarette.

Récits épiques

(1878)

(extraits)

Les deux tombeaux

Timour-Leng, conquérant de l'Inde et de la Perse,
Qui, comme des moutons que le lion disperse,
Vit fuir devant ses pas les peuples par troupeaux,
Le grand Timour, avait le culte des tombeaux.
Et lorsque ses Mongols avaient pris une ville
Et qu'ils avaient traité la population vile
Comme un champ de blé mûr que moissonne la faux,
Lorsqu'ils avaient construit de grands arcs triomphaux
Avec de la chaux vive et des têtes coupées,
Timour, parmi les cris et les lueurs d'épées,
Sans daigner regarder le lugubre décor,
Monté sur un cheval caparaçonné d'or,
Passait, l'esprit plongé dans quelque rêve austère,
Allait au champ des morts, et mettait pied à terre.
Au milieu des tombeaux longtemps il errait, seul,
Et, quand il rencontrait celui d'un grand aïeul,
D'un iman, d'un poète ou d'un guerrier célèbre,
Comme Timour avait la piété funèbre
Des sages qui souvent se disent qu'ils mourront,
Il s'inclinait, touchant le sépulcre du front.

Le chef des cavaliers aux longs bonnets de feutre
Voulut qu'on épargnât Thous comme ville neutre,
Après qu'on l'eut forcée, un jour du Ramazan,
Parce que Firdousi, le poète persan,
Avait jadis passé dans Thous sa vie entière.
Il alla visiter sa tombe au cimetière,
Et, comme un charme étrange attirait son esprit
Vers cette sépulture, il voulut qu'on l'ouvrît.

Le cercueil du poète était jonché de roses.

Timour se demanda quelles métamorphoses,
Après que le dernier de ses jours aurait lui,
Pourrait subir le corps d'un héros tel que lui ;
Et, regagnant les hauts plateaux de sa patrie,
Il passa par Cara-Koroum, en Tartarie,
Où Djinghiz-Khan repose en un temple d'airain.
On souleva devant l'illustre pèlerin,

François Coppée - Panorama

Tombé sur les genoux et courbant son échine,
Le marbre qui couvrait le vainqueur de la Chine ;
Mais Timour détourna la tête en frémissant.

La tombe du despote était pleine de sang.

La réponse de la terre

Le fils du ciel laboure une fois dans l'année.

Pour remplir ce devoir, à la date ordonnée,
Un jour, Kang-Hi, le sage empereur, se courbait
Sur un soc attelé de bœufs blancs du Thibet.
Sans voir la foule immense et de loin accourue,
L'illustre Tai-Tsing conduisait sa charrue
Et regardait, rêveur et se parlant tout bas,
Le sol gras et fécond s'ouvrir devant ses pas ;
Et creusant son sillon, il murmurait :

« O Terre !

La vie est une énigme et la mort un mystère.
Mais toi, dont les épis balancés par les vents
Sont engraisés des morts pour nourrir les vivants,
O toi, mère du cèdre et de la graminée,
Tu dois savoir le mot de notre destinée.
Sur ce problème, auquel en vain j'ai réfléchi,
Réponds-moi donc. Je suis Kang-Hi, fils de Chun-Tchi ;
Et mon bras a vaincu le Thibet et Formose ;
Et je suis grand parmi les grands, sans qu'on m'ose
Adresser la parole en élevant la voix
Avant d'avoir frappé du front le sol neuf fois ;
Je suis le maître, à qui toute chose est permise ;
Pourtant mon cœur est humble et mon âme soumise,
Et je n'ai pas l'orgueil que mes aïeux ont eu.
Pour grandir en sagesse et pour croître en vertu,
J'ai fait graver, fidèle aux antiques usages,
Aux murs de mon palais les sentences des sages,
Tel qu'un jeune homme qui suit les conseils d'un barbon.
Je hais les courtisans, et, si j'étais moins bon,
Je voudrais ordonner qu'on leur coupât la langue.
Je suis doux : je défends, sous peine de la cangue,
De noyer les enfants du sexe féminin.
Je suis subtil : je sais greffer un pommier nain
Sur un rosier, selon les lois de la physique ;
Je touche des divers instruments de musique
Et je lis couramment, et fais des vers d'amour.
Je suis brave, non pas comme l'affreux Timour,
Par vain désir de gloire et par goût sanguinaire,

François Coppée - Panorama

Mais pour tomber, avec le fracas du tonnerre,
Sur le Mongol camard et le Russe sans Dieu,
S'ils osent attaquer l'Empire du Milieu.
Je suis savant : je sais les rites et les codes.
Je suis pieux : je rends hommage, en leurs pagodes,
Aux bonzes de Kong-Tsé comme aux prêtres de Fô,
Et je protège aussi Jésus, le Dieu nouveau,
Qui naquit d'une vierge et qui veut que l'on s'aime.
Je suis juste, et prétends que tout le blé qu'il sème,
Au temps de la moisson revienne au laboureur.
Enfin je suis un bon, sage et grand empereur,
Et mon nom est béni par quiconque respire,
Du levant au ponant, dans le Céleste-Empire.
Et maintenant, ô toi dont la fécondité
Nous accorde le riz, le froment et le thé,
O terre maternelle, où chaque créature
Cherche sa vie et trouve enfin sa sépulture,
Et qui de tout au monde es la cause et l'effet,
Dis, que restera-t-il de tout ce que j'ai fait ?
Réponds-moi, pour cela fallût-il un miracle ! »
Mais sa charrue alors rencontrant un obstacle,
Kang-Hi creusa le sol d'un plus puissant effort,
Et fit sortir de terre une tête de mort.

Contes en vers

(1880)

(extraits)

La marchande de journaux

Conte parisien

À Mounet-Sully

I

« Demandez les journaux du soir... la *Liberté*...
La *France*... »

À cet appel, sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire
Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique :
Les révolutions rendent un peu sceptique ;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,
Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

– « Demandez les journaux... le *Temps*... le *Moniteur*... »

Et, prenant le paquet tout frais, que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale ;
– Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

– « Ah ! vous voilà, monsieur ! Vous arrivez bien tard ; –
Disait-elle gaiement. – Voyez ! ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...
Et c'est toujours ainsi, lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère. »

Quelquefois, je causais, auprès de l'éventaire,
Avec la brave vieille aux yeux intelligents ;

Car mon goût est très vif pour les petites gens.
Et, tout en déployant la *Presse* ou la *Patrie*,
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

– « Mon Dieu ! pour le moment, ça ne va pas trop bien.
C'est la morte saison, vous savez... et la Chambre
Ne se réunira que vers la mi-novembre.
Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez ou vous êtes
Aux bains de mers, aux eaux... Sans le sou des grisettes,
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal*, à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu !
Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu !
Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies ;
Mais, en un mois, et rien qu'avec les *illustrés*,
Eh bien ! j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard... tandis que les tapages
À Versailles, voilà le temps des forts tirages !
Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance. »

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'assemblée en démence et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidâssent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la Presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvre femme,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat

Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

II

Un soir, – les premiers froids étaient déjà venus, –
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, – huit ou dix ans à peine, –
Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil
Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire,
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.

Je demandai :

– « Quel est donc ce petit garçon ?

– Mais c'est mon petit-fils ; il apprend sa leçon ! –
Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille, –
Et les frères en sont très contents.

– À merveille ! –

Repris-je... – Ses parents l'ont envoyé vous voir ?

– Hélas ! mon bon monsieur, voyez... il est en noir.
Pauvre enfant ! il n'a plus sa mère ni son père...
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espère.
Maintenant, il n'a plus que moi, cher innocent !
Il a coûté la vie à ma fille en naissant...
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre...
Des orphelins d'un jour !... Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces ; et les gens,
Dans ce vilain métier, ne dure pas dix ans,
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge,
À cause du mercure.

– Allons ! un sucre d'orge, » –

Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.
Et, quand je fus resté seul avec la marchande :

– « L'enfant se porte bien ?

– J’attendais la demande,
Monsieur, – répondit-elle avec un gros soupir. –
C’est le chagrin que j’ai tous les jours à subir.
Non ! il ne va pas bien... Que je suis malheureuse !
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C’est tout son père... Il souffre, hélas ! le cher petit !
Il tousse, il dort à peine, il n’a pas d’appétit.
Enfin, le médecin dit que c’est la croissance !...
C’est qu’il est si mignon... et d’une obéissance !...
Et tout ce qu’il voudrait, il l’apprendrait, je crois,
Mon Joseph... À l’école, il a toujours la croix...
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère !

– Courage ! dis-je.

– Enfin, mon commerce prospère, –
Continua l’aïeule, – et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j’ai trop de mal, me vient en aide.
Tenez ! j’ai cru l’enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans... Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina...
Mais, juste en ce moment, je m’en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure,
Et j’ai pu – je gagnais des douze francs par jour –
Donner ce qu’il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai, – la vente allait, je vous assure ! –
J’ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure ;
Et quand le Maréchal, à la fin, est tombé,
J’ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé... »

Le retour de Joseph finit la causerie ;
Mais je sortis de là l’âme tout attendrie,
Et j’avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand’maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier ; et l’intérêt fort mince
Qu’aux choses de l’État jusqu’alors j’avais mis,
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.
Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu’au point de vue étroit de leur pauvre boutique ;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J’apprenais, en voyant les pages du journal
Pleines d’alinéas et de rappels à l’ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu’en plein parlement ils s’étaient outragés,
Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,

Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :

– « Tant mieux ! pour la pauvre grand'mère. »

III

À mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

– « Ah ! monsieur, – me disait, en sanglotant bien fort,
La vieille, devenue en peu de jours caduque, –
Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
C'est trop dur !... Et bientôt, j'en mourrai, Dieu merci !...
Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici ;
Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce.
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin.
Maintenant, mon chagrin me nourrit... Que m'importe
Le reste ?... Voyez-vous ! je suis à moitié morte ;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas !...
Un client, qui me prend tous les jours les *Débats*,
Un bien brave homme, allez ! qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables...
Eh bien, soit !... J'irai là mourir un de ces jours... »

Que pouvais-je répondre à ce navrant discours ?
Que faire pour calmer une douleur si grande ?
Hélas ! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,
Quand j'entrais acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

Vers ce temps, – ce n'est plus pour nous une surprise, –
Notre gouvernement était en pleine crise.
Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

– « C'est fort heureux ! Tant pis pour l'ancien cabinet !
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule ;
Moreau s'imaginait être de droit divin,
Et Morand recevait trop de pots-de-vin...
Tandis que parlez-moi du nouveau ministère !
Dubois est éloquent et Dufour est austère ;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont, par ses talents, honore son pays ;

Dupuis est fin ; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très bien, que donne mon journal :
L'ordre et la liberté... C'est fort original.
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence... »
Bref, il était acquis, et de toute évidence,
Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie ;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand,
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable ;
Et, depuis quelque temps, je me trouvais blâmable.
Se désintéresser de tout, ce n'est pas bien.
On finirait par être un mauvais citoyen...
Voyons ! Ce cabinet ? Il n'a rien qui me gêne ;
Il est conservateur, libéral, homogène,
Très gentil !...

Et déjà, plein d'un zèle subit,
Le dos au feu, troussant les pans de mon habit,
De mes nouveaux amis j'expliquait la tactique
À l'heure où, dans l'ennui d'un salon politique,
Le thé circule avec les tranches de baba.

Six semaines après le cabinet tomba.

Ah ! j'étais furieux, cette fois. Mettre à terre
Des gens si bien pensants, un si bon ministère !
C'est à désespérer de tout gouvernement !..
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles,
Levé de très bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal.
Paris avait été plus que moi matinal ;
Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille ;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.

– « Le pauvre mort – pensai-je en mon humeur stupide –
Est oublié... Ce n'est qu'une femme cupide. »

Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris :

François Coppée - Panorama

– « Ah ! – fit-elle, – monsieur, ne soyez pas surpris
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante...
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace...
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse ?
Un vrai jardin !... Je vais prier là, tous les mois...
Ça me coûte bien cher ; mais aussi quand je vois
Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure ! »

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon ;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé quand un ministre tombe ;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.

L'épave

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas ! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne ;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah ! dans ce lac paisible, où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

– « C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari ! –
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute, –
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon pauvre Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu !...
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Ton père était chez nous ; sa barque était rentrée ;
Il disait, en mangeant sa soupe : – « Il faut qu'on soit
Maudit, pour être en mer par ce vent de noroît ! »
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume,
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque...
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
– « Un canot ! » – dit Mathieu... J'étais épouvantée ;
Les autres lui montraient cette mer démontée
Et la lame en fureur qui crachaient des galets.

– « Un canot ! – répétait ton père. – Sauvons-les !
Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches !
Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches
Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent.
Et je l’ai baptisé d’un beau nom : *En avant !*...
Ah! les hommes sont fous, mon Tiennot !... Ils partirent.
Et tous ont péri, tous... À l’heure où se retirent
Les vagues, tu m’as vue aller, tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer ;
Mais l’Océan qui meurt à mes pieds et les lave
N’a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri ! Pauvre petit Tiennot !
Ne va plus sur la mer... tu sais, j’ai ta promesse !
Monsieur le recteur t’aime et tu lui sers sa messe ;
Il t’apprend l’écriture... Eh bien, c’est ton destin,
Tu deviendras un prêtre et parleras latin !
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m’épouvante,
Quand tu seras curé, je serais ta servante.
Ne te fais pas marin !... D’ailleurs, tu m’as promis... »

L’enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
À ces gamins qu’il voit, dès que le matin brille,
À bord d’une chaloupe, aller à la godille,
Tandis qu’il n’ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aviron ni nouer un grelin.
Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : – « Va-t-en jouer ! » et qu’il est libre enfin,
Troussé jusqu’aux genoux, et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite sur la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l’âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l’eau froide monter sur ses mollets nerveux,
Voir au loin le gros coup et la lame mauvaise
Éclater en couvrant d’écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l’enfant intrépide.
Non ! son ardent désir, c’est le bateau mouvant,
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent,
Et le lest de galets humides qui le charge ;
C’est la course au lointain horizon, c’est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C’est l’ivresse d’aller sur cette vaste mer
Dont le parfum le grise et le rythme l’attire...

Et voilà de longs mois que dure ce martyr !

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux !
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire
– Un brick, cette fois-ci, – qui touche le récif.
À chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

– « Un canot à la mer ! des hommes de courage ! »
Dit quelqu'un. Aucun n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier ;
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui reedit tout bas :
– « Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas ! »
Et, les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée, où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : *En avant !*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !
Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;
Et, s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot
Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comment ils vont !
Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...
Ils ont chaviré... Non, le canot se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà... Voilà des gens de cœur !
Qu'ils sont chargés ! Ils ont de l'eau jusqu'au bordage.
– « Combien en avez-vous sauvé ? – Tout l'équipage !
– Hurrah ! – Vite ! jetez une corde... Aidez-nous... »
Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère,
Qui de ses bras brisés l'entoure en sanglotant :

– « Maman, ne gronde pas... Le père est si content ! »

Le roman de Jeanne

(...)

Elle s'appelait Jeanne ; elle avait dix-huit ans.
Son père n'était plus, et, depuis quelque temps,
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,
Dans une vieille rue encore pittoresque,
Tout au bout du pays latin, dans le quartier
De l'étudiant pauvre et du petit rentier,
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes.
Là, les heures du jour passent, calmes et lentes.
C'est la province, avec son charme habituel,
Mais avec un accent plus intellectuel ;
Là, souvent, le flâneur à la main porte un livre.
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre
Dans ce Paris tout neuf, qui tourne au Chicago.
Quel silence ! Le pas éveille encor l'écho.
Je sais par là des coins pleins de mélancolie
Où persiste l'ancien réverbère à poulie ;
Et, dans une ruelle où j'ai souvent erré,
Par une porte, on voit un jardin de curé
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,
Napoléon premier, fait tout en coquillages.
(...)

Poésies diverses

(1880)

(extraits)

Premier désir

C'est un vieux souvenir de mon adolescence.
J'étais un grand flandrin, pâli par la croissance,
Horriblement timide et subissant toujours
La honte de porter des pantalons trop courts.
Je rêvais de fléchir une belle inhumaine ;
Et j'avais, entassant mes deux francs par semaine,
Pour mes trois poils de barbe acheté deux rasoirs.
Tremblant d'émotion, tous les dimanches soirs,
J'arrivais, le premier, toujours, chez Adrienne,
Dont la famille était liée avec la mienne.
Pour compléter un whist, on m'avait invité.
Dans le petit salon, près de la table à thé,
Je trouvais la maman seule, – première épreuve, –
Avec son havanais, dans sa robe de veuve,
En lunettes d'argent, et, d'un air solennel,
Regardant le portrait du défunt colonel,
Son époux, effrayant sous un casque à chenille.
On causait de la pluie et du beau temps ; sa fille
Achevait sa toilette ; et, posé sur le bord
D'un fauteuil, j'attendais, le cœur battant bien fort.
(...)

Une aumône

Fumant à ma fenêtre, en été, chaque soir,
Je voyais cette femme, à l'angle d'un trottoir,
S'offrir à tous, ainsi qu'une chose à l'enchère.
Non loin de là s'ouvrait une porte cochère,
Où l'on entendait geindre, en s'abritant dessous,
Une fillette avec des bouquets à deux sous.
Et celle qui traînait la soie et l'infamie
Attendait que l'enfant se fût bien endormie,
Et lui faisait alors l'aumône seulement.
– Tu lui pardonneras, n'est-ce pas ? Dieu clément !

Le vin

À Ernest Chaze

Longtemps, dans l'atmosphère humide des caveaux,
Sous la voûte profonde et de nitre imprégnée,
Sous la poussière et sous les toiles d'araignée,
Le jeune vin vieillit dans les flacons nouveaux.

Il faut que dans le calme et l'ombre des tombeaux
La sublime liqueur dure plus d'une année,
Avant que d'accomplir sa noble destinée
D'exalter un instant nos cœurs et nos cerveaux.

Ainsi, Chaze, il en est de la pensée humaine ;
C'est par un très secret et très lent phénomène
Qu'elle se plie enfin au rythme harmonieux !

Un doux sonnet mûrit comme un bordeaux suave ;
Et tu fais bien, ami, qui vis dans une cave,
De lire de beaux vers en buvant tes vins vieux.

**Préface pour le premier volume
de *La Vie Parisienne* d'Émile Blavet**

Compagnon des jours envolés,
Donc, ami Blavet, vous voulez
 Que je vous fasse,
Pour votre livre frais éclos,
Un petit bout d'avant-propos,
 Une préface.

Eh bien, mon ami, la voilà !
Surtout n'y cherchez pas de la
 Métaphysique.
Vers avant prose, simplement,
Comme, en tête du régiment,
 Va la musique.

Tous les deux, nous avons mangé
Quelque peu du bœuf enragé.
 O jours de jeûnes !
C'est oublié. Le lendemain,
On dit, en se serrant la main :
 Nous étions jeunes.

Malgré le siècle corrompu,
On a fait du mieux qu'on a pu,
 Joyeux ou triste.
Que de sentiers ! Chacun le sien !
Vous êtes un Parisien,
 Un journaliste,

Un alerte et charmant bavard,
Qui vivez sur le boulevard
 Et dans la fièvre...
Moi, par les beaux soirs constellés,
Je cherche des rimes, sur les
 Bords de la Bièvre ;

Je cultive, au faubourg lointain,
Comme Candide, mon jardin,
 Trouvant bouffonne

François Coppée - Panorama

La mode des amants pressés,
Qui s'adressent mille baisers
Par téléphone.

Je vivrais, ne connaissant pas
Ce Paris dont j'entends là-bas
La voix qui monte,
Ignorant tout ce qui s'y fait,
Sans votre article, ami Blavet,
Qui me le conte.

(...)

Dizains

I

Brune

Sur le terrain de foire, au grand soleil brûlé,
Le cirque des chevaux de bois s'est ébranlé
Et l'orgue attaque l'air connu : « Tant mieux pour elle ! »
Mais la brune grisette a fermé son ombrelle,
Et, bien en selle, avec un petit air vainqueur,
Elle va se payer deux sous de mal de cœur.
Elle rit, car déjà le mouvement rapide
Colle ses frisons noirs sur son front intrépide,
Et le vent fait flotter sa jupe et laisse voir
Un gai petit mollet, en bas rouge à coin noir.

III

Rousse

La blanchisseuse rousse, agile comme un singe,
Sur sa hanche enlevant son lourd panier de linge,
Saute dans l'omnibus, s'assied près du compteur,
Et commence à causer avec le conducteur.
L'ancien « sous-off » étant galant de sa nature,
Sait plaire ; car longtemps la libre créature
L'écoute parler bas avec des yeux songeurs ;
Et l'homme, s'adressant aux autres voyageurs,
Quand elle est descendue au bureau de Montrouge,
Dit, en clignant de l'œil : – « Belle fille, la rouge ! »

VI

Auprès de Saint-Sulpice, un spectacle odieux
C'est l'exhibition des marchands de bons dieux.
Je suis chrétien, d'accord, mais non pas idolâtre,
Et j'ai pris en horreur ces bonhommes de plâtre,
Peints d'un rouge canaille et d'un bleu de coiffeur :
La Vierge au cœur saignant et le divin Sauveur,
L'archevêque mitré, le martyr et sa palme,

Ils sont là tous, en rang d'oignons, l'air bête et calme,
Fixant sur vous des yeux par l'extase arrondis.
– Si c'était comme ça, pourtant, le Paradis ?

VII

Avec un dur fracas de chaînes et de roues,
Passe auprès du trottoir le fardier blanc de boues ;
Et l'on ne frôle point sans de petits frissons
Le chariot pesant, où, sur des paillassons,
Cube énorme, frémit une pierre de taille.
Six percherons aux pieds poilus, de haute taille,
D'un seul et rude effort traînent le bloc massif ;
Et le Parisien se demande, pensif,
Lorsque ce monstrueux morceau de sucre passe,
De quel géant il doit sucrer la demi-tasse.

VIII

(Du temps que l'auteur rédigeait un feuilleton dramatique.)

Se reposer ! Enfin ! Ne plus voir de « premières » !
Soigner un jardinet plein de roses trémières,
Tout là-bas, boulevard Montparnasse ; y manger,
En se sentant vieillir, un petit viager ;
Par les soirs clairs de juin, s'en aller en savates
Près de l'Observatoire, où sont les acrobates ;
Avoir le Luxembourg pour *Ultima Thule* ;
Et rester, cependant, dans ce coin reculé,
Par un vieux goût malsain de la littérature,
L'abonné d'un petit cabinet de lecture !

L'asile de nuit

(...)

Oh ! naguère, combien d'existences fatales
Erraient sur le pavé maudit des capitales,
Sans jamais s'arrêter un instant pour dormir !
Car la loi, cette loi dure à faire frémir,
Défend que sous le ciel de Dieu le pauvre dorme.
Triste femme égarée en ce Paris énorme,
Qui sort de l'hôpital, ton mal étant fini,
Et qui n'a pas d'argent pour sonner au garni,
Il est minuit. Va-t'en par le désert des rues !
Sous le gaz qui te suit de ses lumières crues,
Spectre rasant les murs et qui gémit tout bas,
Marche droit devant toi, marche en pressant le pas !
C'est l'hiver, et tes pleurs se glacent sur ta joue.
Marche dans le brouillard et marche dans la boue !
Marche jusqu'au soleil levant, jusqu'à demain,
Malheureuse ! et surtout ne prend pas le chemin
Qui mène aux ponts où l'eau, murmurant contre l'arche,
T'offrirait son lit froid et mortel... Marche ! marche !
(...)

Au jardin du Luxembourg

Cher et vieux Luxembourg ! – C'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers ;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons, j'étais déjà de ceux
Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire ;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur, au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,
Et la fière Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois, encore, auprès de la maison des cygnes,
Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,
Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Évoquaient l'Océan et ses courses lointaines.
Ah ! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches,
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches ;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage !
(...)

Arrière-saison

(1887)

(extraits)

Ruines du cœur

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avarés.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares ;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours ;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

Printemps perdu

(...)
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents ;
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde en criant : « Du vinaigre ! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,
C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée !...
La cruelle pensée !... Et dire que plus tard,
Dans ce même quartier, sur ce long boulevard,
Où, par les nuits de Juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés, sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans, mise en apprentissage,
Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage ;
Et dire que jamais, alors, nos yeux n'ont lui,
Moi, m'écriant : « C'est elle ! » et toi, disant : « C'est lui !... »
(...)

Le bon lendemain

J'ai, de façon presque incongrue,
Baillé dans le monde, hier soir...
Ma petite amie, allons voir
Les humbles passants dans la rue.

Le musc est un affreux parfum ;
On m'a dit trop de platitudes...
Dans le faubourg aux odeurs rudes,
Écoutons les gens du commun.

J'ai vu des messieurs pleins de morgue
Et des dames raides d'emplois...
Vois donc, sur les chevaux de bois,
Tourner le peuple au son de l'orgue !

J'ai fait un dîner trop truffé,
Qu'encore aujourd'hui je digère...
Vivent nos dînettes, ma chère,
Où je bois, assis, mon café !

Un bas-bleu, sorte de girafe,
M'accabla de pédants discours...
Écris-moi souvent, mes amours,
J'aime tes fautes d'orthographe !

Quand j'ai pu m'enfuir, plein de thé,
Il était une heure et demie...
Couchons-nous, ma petite amie,
Comme les oiseaux en été.

Là-bas, une coquette obèse
Croit que l'aspire à ses faveurs...
Ma svelte aux yeux rêveurs,
Donne ta bouche qu'on la baise !

Désir de gloire

J'ai vu des hardes surannées
Dans la boutique d'un fripier ;
Telle sera, dans peu d'années,
Ma pauvre gloire de papier.

On me lit. Soit. J'en ai des preuves :
On réimprime encor mes vers.
J'apprends, par les paquets d'épreuves,
Que mes lauriers sont toujours verts.

Mais, hélas ! tout passe et tout lasse ;
Les meilleurs et les plus fameux
À d'autres ont cédé la place,
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Tout bruit est vain et se dissipe,
Et fût-on, comme Béranger,
Reproduit en tête de pipe,
La Mode est femme et veut changer.

Songe au passé, deviens modeste,
O poète ! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qu'il reste :
Des ruines ! des arbres morts !

Parfois, pourtant, la branche sèche
A l'air de reverdir un peu ;
Sur le mur ouvert d'une brèche
Grimpe un liseron rose et bleu,

Et quelques vers, une élégie,
Un sonnet, sauvés de l'oubli,
Dans l'herbier de l'Anthologie
Conservent leur charme pâli.

Oh ! si par bonheur doit survivre
Un humble poème de moi,
Qu'il soit donc choisi dans ce livre,
Que j'ai, mignonne, écrit pour toi !

Vétéran n'ayant plus mon grade,
Poète oublié, triste et vieux,
Je serai mort, ma camarade,
Et tu m'auras fermé les yeux.

Tu te rappelleras, ma chère,
Mes jours de la fin si peu gais,
Et ma gloire si mensongère,
Quand tu passeras sur les quais

Et verras mes recueils intimes,
Jadis célébrés si souvent,
Qui, dans la boîte à dix centimes,
Seront feuilletés par le vent.

Mais qu'une enfant du voisinage
Qui te confiera ses amours,
– Car pour ces choses, malgré l'âge,
Tu seras clémente toujours, –

Ranimant en toi, pauvre vieille,
Le feu sous la cendre endormi,
Murmure, un jour, à ton oreille,
Un poème de ton ami,

Les seuls vers de lui qu'on connaisse,
Les seuls dont la tendre langueur
Émeuve encore la jeunesse
Et trouve un écho dans son cœur ;

Alors, joyeuse et rassurée,
Tu me trouveras bien heureux
Que ma chanson soit murmurée
Par les lèvres des amoureux.

Ces vers, dont on garde mémoire,
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.

Des larmes mouillant tes lunettes,
Tu te souviendras qu'autrefois,
Accompagné par les fauvettes,
Je te les disais dans les bois.

Caressant, de ta main légère,

François Coppée - Panorama

Mon front posé sur tes genoux,
Combien tu me savais sincère !
Combien mes chants te semblaient doux !

Oh ! qu'à son tour, la Renommée
Continue à les juger tels,
Et que, pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels !

Feuilles volantes

(1874, 1887)

(extraits)

Appartements à louer

Ma distraction favorite
– Un flâneur peut bien l'avouer –
C'est de rendre parfois visite
Aux appartements à louer.

Tout concierge est un Asmodée
Quand l'écriteau vient d'être mis,
Et licence m'est accordée
De pénétrer dans les logis.

Abeilles, de butin avides,
Les gens partent dès le matin ;
Et je puis, dans les ruches vides,
jeter un regard clandestin.

J'entre, pour deviner leur vie,
Chez les locataires absents,
Et leur mobilier me confie
Des secrets très intéressants ;

Car les objets ont leur langage.
Quand s'envole un oiseau captif,
Une plume restée en cage
Trahit encor le fugitif.

Les portraits sont des signatures ;
Certains meubles font les aveux.
Chez les femmes, par les tentures,
On sait la couleur des cheveux.

Des détails sont touchants ou drôles :
Ce monsieur, peint en franc-maçon,
Vous donne un haussement d'épaules,
Et ce berceau vide, un frisson.

– Donc, aujourd'hui, si bon vous semble,
Et pour tuer quelques moments,
Cher lecteur, nous irons ensemble
Visiter des appartements.

RUE SAINT-ANTOINE, AU SECOND

Un grand cabinet qui vous glace,
Triste comme un joueur d'échecs,
Reliés, derrière une glace,
Les classiques latins et grecs.

Rien qui sente bon, rien qui bouge.
Deux bustes : Lycurgue et Solon.
Acajou brun et velours rouge,
Le banal meuble de salon.

Un bureau solennel, qu'encombre
La paperasse d'un dossier ;
Une pendule en marbre sombre,
Avec un très gros balancier.

D'un tel local, l'hôte ordinaire
D'avance est tout imaginé,
Dans la pose du doctrinaire,
La main dans l'habit boutonnée.

Une estampe : *Le jeu de Paume*,
D'après David, très mal gravé.
Sur la table – étrange symptôme ! –
Un gros londrès inachevé.

Tout est ennuyeux, froid et maigre,
– Sauf le cigare du matin ; –
Tout indique ici l'homme intègre,
Le vertueux, le puritain.

– Mais que vois-je ? dans l'autre chambre
Quelle atmosphère de boudoir !
Un superbe feu de Décembre,
Des fleurs, des tapis, un miroir !

Des dentelles voilant les vitres ;
Le déjeuner sur un plateau :
Un pâté de Strasbourg, des huîtres !
Et ce flacon ?... Peste ! un *château*...

Et ce lit, sous un rideau rose,
Et ce portrait... Des nudités !
Comment ! c'est la petite Chose
Qui figure aux Variétés ?

Mais l'antithèse singulière
M'étonne trop longtemps, hélas !
L'antichambre de Robespierre
Cache le réduit de Barras.

O brave électeur sans malice,
Dont on brigue ici le mandat !
N'entre jamais dans la coulisse
Où se maquille un candidat.

Les Paroles sincères

(1891)

(extraits)

Le Coup de tampon

(...)

... Cependant quelque chose est juste au fond des plaintes
Et des yeux menaçants du pâle faubourien.
Riches, songez au peuple : il fait tout et n'a rien ;
– Oui, tout, pour vos besoins, votre luxe et vos vices ! –
O privilégiés, faites des sacrifices ;
Il en est temps, grand temps ! Mettez, puissants du jour,
Dans vos lois un peu plus de douceur et d'amour.
Rendez aux malheureux la haine moins facile.
Prenez-y garde ! Il est trop de gens sans asile ;
Il est trop, beaucoup trop, de filles de seize ans
Qui rôdent, en frôlant du coude les passants ;
Trop d'enfants vagabonds, l'œil terne et le teint jaune ;
Trop de vieux artisans condamnés à l'aumône,
Après trente ans et plus d'enclume ou d'établi.
Sybarite, ton lit de roses fait un pli,
Et tu geins. Que d'errants sans un toit pour y vivre !
Comme c'est cher, le pain à quatre sous la livre !
Réponds, gourmand, toi qui t'es plaint qu'on ne pouvait
Trouver, l'autre décembre, un melon chez Chevet !
Vraiment, je vous le dis, jouisseurs, prenez garde !
L'édifice des lois caduques se lézarde.
Héritier d'un parent plus ou moins éloigné,
Dis-moi, ce sac plein d'or, tu ne l'as pas gagné :
Si nous parlions un peu des droits du légataire ?...
O Pompéiens, mettez l'oreille contre terre.
Comme elle est chaude, et quels grondements de courroux !
Des jets empoisonnés s'échappent par les trous.
Le vieux sol social, de moissons trop avare,
Est brûlant sous vos pieds comme une solfatare.
Ne vous endormez pas dans les profonds coussins.
L'éruption menace, et les temps sont prochains.

(...)

Ballade en l'honneur de la Rive Gauche

Le Paris chic est sur la Rive Droite.
Dieu ! Que d'hôtels loués pour de longs baux !
Mais ces splendeurs n'ont rien que je convoite,
Car j'y vois trop de gens qui font les beaux,
Trop de boursiers, de juifs et de cabots.
Je le sais bien, c'est là qu'on fait fortune.
Pourtant ce luxe effréné m'importune ;
Et ma raison, pour lui tenir rigueur,
N'a pas le sens commun, mais c'en est une :
La Rive Gauche est du côté du cœur.

C'est la province avec sa vie étroite.
On y dort, la nuit. Ni cercles ni tripots.
Le bouquineur y fouille dans la boîte ;
Mainte fenêtre a des roses en pots.
O vieille France ! ô coin de tout repos !
Allez donc voir par un beau clair de lune,
Quai Malaquais ou bien quai de Béthune,
Couler la Seine où siffle un remorqueur...
Mais cela vaut Venise et sa lagune !
La Rive Gauche est du côté du cœur.

Loin du théâtre à l'atmosphère moite,
Des omnibus traînés par trois chevaux
Et des jobards qu'à la Bourse on exploite,
On trouve encore ici quelques cerveaux
Sur de vieux airs rimant des vers nouveaux.
Pour ces naïfs, de politique aucune ;
Et, fichtre ! c'est une heureuse lacune.
On rêve en paix, loin du Paris blagueur,
Et l'on y vit chacun pour sa chacune.
La Rive Gauche est du côté du cœur.

François Coppée - Panorama

envoi

On vous trompa, disgrâce assez commune.
Passez les ponts, cher Prince, sans rancune.
Ici l'amour fidèle est en vigueur.
Ma blonde y loge ; ayez-y votre brune.
La Rive Gauche est du côté du cœur.

Une mauvaise soirée

(...)

Dans la salle, un hangar au toit fumeux et bas,
– Quelque bastringue abject de filles à soldats,
Ayant encore au mur le tarif de la danse –
S’entassait une pauvre et sordide assistance.
C’étaient les meurt-de-faim et les désespérés.
Ils étaient assis là, coude à coude, serrés,
– Comme ils seront un jour dans la fosse commune, –
Rongeant leur brûle-gueule et leur vieille rancune ;
Et l’on ne remarquait d’abord que tous ces dos
De travailleurs, voûtés par le poids des fardeaux.

Mais, au fond du hangar enfumé, le gaz brille.
Tout là-bas, sur l’estrade, où, les soirs de quadrille,
Le dur piston se mêle aux violons grinceurs,
Siègent le président et les deux assesseurs,
Lui très chauve, eux barbus et de farouche mine,
Trois têtes de tribuns ouvriers que domine
L’énorme Marianne en plâtre, aux blancs regards,
Triomphante parmi les rouges étendards.
À côté d’eux, parlant d’une voix lente et grasse,
L’orateur est debout près d’une contrebasse.
(...)

Envoi d'un anneau

Jadis, lorsque, dans un voyage,
Le Roi de Perse rencontrait
Un cèdre énorme au noir feuillage,
Aïeul de toute une forêt,

Par son orfèvre il faisait mettre
Un cercle d'or autour du tronc,
Pour que le verdoyant ancêtre
Fût épargné du bûcheron.

Dans le cours de la vie humaine,
Moi, j'ai rencontré sous mes pas
Un bien plus rare phénomène :
C'est ton cœur qui ne change pas.

Et, comme le Prince d'Asie
Marquait l'arbre robuste et droit,
J'ai cette tendre fantaisie
De mettre une bague à ton doigt.

À l'Empereur Frédéric III

(...)

Tu n'as pas déchiré le vieux pacte de haine,
Hélas ! et nos amis d'Alsace et de Lorraine
Restent pour toujours Allemands.

Pour toujours ? Non, peut-être... À bientôt, la bataille !
Bondez les arsenaux ! Qu'on s'arme ! Qu'on travaille !
Forgez le fer, soufflez le feu !
Çà, gens des deux pays, voyons où nous en sommes.
Quoi ! Nous n'alignerions que cinq millions d'hommes ?
Mais c'est trop peu, beaucoup trop peu !

L'obus d'hier n'atteint qu'à douze kilomètres.
À la fonte ! Il nous faut d'autres canons, mes maîtres ;
Ceux-ci sont trop lourds et trop vieux.
Combien a ce fusil de balles dans sa crosse ?
Vingt seulement ? Cherchons une arme plus atroce.
On peut tuer plus vite et mieux.

Car, la prochaine fois, il faut qu'on s'extermine.
C'est fatal ! Réduisons le peuple à la famine,
Dépensons le dernier écu.
L'un des deux combattants, la France ou leur Empire,
Doit y rester. Tant pis si le vainqueur expire
Sur le cadavre du vaincu !

(...)

Période électorale

On va voter. Paisible assembleur d'hémistiches,
Je reste froid. Mais j'ai l'horreur de ces affiches
Aux tons crus et de leurs grotesques boniments.
Malgré moi, je les lis sur tous les monuments ;
Je compare, écœuré de patois inutile,
La colle du papier et la glaire du style ;
J'y prends même, à la longue, un intérêt réel,
– C'est absurde, – et veux voir, devant cet arc-en-ciel
D'imprimés dont soudain Paris se bariole,
Lequel de ces sauteurs fait mieux sa cabriole.
Dans mon quartier, voyons ! qui sera député ?
Cet avocat véreux ? ce médecin raté ?
Quand j'y songe, le choix me paraît difficile.
L'un est une canaille, et l'autre un imbécile.
Mais il faut t'obéir, suffrage universel !
Je dois un bulletin à cette boîte à sel
Que le Français, épris du tragique cothurne
Et du style pompier, appelle encore une urne.
C'est plus aveugle et plus bête que le hasard ;
Mon suffrage est l'égal de celui d'un pochard.
Il vaudrait mieux jouer la chose à pile ou face.
(...)

Dans la prière et dans la lutte

(1901)

(extraits)

Le Devoir nouveau

Oui, je les vois hocher la tête,
Mes compagnons du temps ancien,
Et s'étonner que le poète
Veuille finir en citoyen.

Je sais qu'ils ne m'approuvent guère
Et qu'ils ont froncé le sourcil,
Quand j'ai pris ma plume de guerre
Ainsi qu'on empoigne un fusil,

Et quand, portant une cocarde,
Moi si pacifique et si doux,
Je vins me mettre à l'avant-garde,
Au rang où l'on tire à genoux.

Leur surprise, je me l'explique.
Jadis ils m'ont vu tourmenté
Bien moins par la chose publique
Que par l'art et par la beauté.

Puis, dans les souffrances de l'âge,
Quand Dieu, pris de pitié pour moi,
À mon âme, avant le naufrage,
Montra le phare de la Foi,

Ils m'ont vu changer d'existence
Et, converti par la douleur,
Devenir, dans la pénitence,
Moins impur, plus sage et meilleur.

(...)

Dans une église de village

(...)

Pourtant cette humble église est un lieu doux au cœur ;
Et, tout en admirant, sur les dalles du chœur,
Le reflet diapré qui tombe des verrières,
Je crois que ces vieux murs, saturés de prières,
Vont me verser la foi des simples paysans
Qui parlent au bon Dieu, là, depuis six cents ans,
Et dont aucun jamais n'a connu mon angoisse.
Devant ce Saint Martin, patron de la paroisse,
À cheval et coupant du glaive son manteau,
Des cœurs d'or et d'argent sont mis en ex-voto,
Et voici l'if de fer où brûle encore un cierge,
Devant une rustique image de la Vierge
Tenant sous son talon le serpent écrasé
Et montrant dans son sein un cœur martyrisé
Que sept poignards aigus font saigner sous leurs pointes.
Le long contact des fronts courbés et des mains jointes
A fini par polir le dossier des vieux bancs.
Tout là-haut, avec ses vergues et ses haubans,
– Don de pauvres marins sauvés d'une tempête, –
Un petit trois-mâts pend au-dessus de ma tête.
Tout enfin, dans l'église, évoque autour de moi
La pitié naïve et la profonde foi.
O foi du peuple, foi des humbles, je t'envie !
Ils sont sûrs que la mort est l'éternelle vie
(...)

De Pièces et de Morceaux

(extraits)

Haute École

Aux très nobles jeux du manège,
Je ne suis pas fin connaisseur ;
Mais, frêle enfant, – Dieu te protège ! –
En toi je salue une sœur ;

Et, lorsque tu risques ta vie,
Bravement, pour nous divertir,
Bien fort, dans la foule ravie,
Le vieux rimeur doit t'applaudir.

Car ta cravache vaut sa plume.
Nous sommes dompteurs aussi, nous,
Lorsque frémit, s'ébroue et fume
La Chimère entre nos genoux.

Elle est rétive, et le poète
Est obéi tout de travers,
Souvent, par la terrible bête,
Dans la haute école des vers.

Plus d'un, ô mignonne intrépide,
Est tombé du monstre volant ;
Et le Philistin, groom stupide,
Ratissa le sable sanglant.

Nostalgie parisienne

Bon Suisse expatrié, la tristesse te gagne,
Loin de ton Alpe blanche aux éternels hivers ;
Et tu songes alors aux prés de fleurs couverts,
À la corne du pâtre, au loin, dans la montagne.

Lassé parfois, je fuis la ville comme un baigneur,
Et son ciel fin, miré dans la Seine aux flots verts.
Mais c'est là que mes yeux d'enfant se sont ouverts,
Et le mal du pays me prend, à la campagne.

Le vrai fils de Paris ne regrette pas moins
Le relent du pavé que, toi, l'odeur des foins.
Montagnard nostalgique, – il faut que tu le saches, –

Mon cœur, comme le tien, fidèle et casanier,
Souffre en exil, et l'air strident du fontainier
Me ferait fondre en pleurs ainsi qu'un Ranz des Vaches.

Compliment

Tous ces jours-ci, mes chers lecteurs, je désirais,
Tel un petit garçon qui, frisé tout exprès,
Présente son rouleau noué d'un ruban rose,
Vous offrir un joli compliment – vers ou prose –
Pour l'an qui, cette nuit, naquit et commença.
Mais, quand j'étais enfant – oh! pas plus haut que ça ! –
Dans ce genre déjà je n'ai pas fait merveille.
Le texte qu'à l'école on nous donnait, la veille,
Et qu'il fallait, le soir, au logis copier,
M'effrayait. J'ai noirci, depuis, bien du papier ;
Mais c'étaient mes débuts dans la littérature.
Ces phrases, réclamant ma plus belle écriture,
Étaient alors, pour moi, pleines de « mots d'auteur ».
Sur mon grand tabouret, pour être à la hauteur
Du pupitre, j'avais un Boiste en deux volumes ;
Devant moi, sur la table, un encrier, des plumes,
Plus un bristol orné d'un beau feston doré
Et fleuri d'un petit bouquet peinturluré.
Devant ce grand travail, que j'étais mal à l'aise !
Fallait-il adopter la bâtarde ou l'anglaise ?
Que faire ? Je mouillais ma plume avec effroi,
Je songeais au tableau du passage Jouffroy,
Où monsieur Favarger mit trois ans de sa vie,
Chef-d'œuvre et dernier mot de la calligraphie,
Qui montre aux gens, par un tel art humiliés,
Le « Lion d'Androclès » en « pleins » et « déliés » ;
Et, le dos rond, roulant les yeux, tirant la langue,
Je transcrivais alors ma petite harangue.

Pas mal le « Chers parents, à qui je dois le jour ».
Mais, lorsque j'arrivais au « cœur rempli d'amour »,
Comment écrire « cœur »? « Cœur », un mot difficile...
Je m'agitais et, comme un petit imbécile,
Je me mettais, avec des gestes consternés,
De l'encre au bout des doigts, de l'encre au bout du nez.
Alors, j'étais perdu. Les fautes d'orthographe
Pleuvaient. Je signalais mal et ratais mon paraphe,
Et sur mes beaux souhaits de joie et de santé,
Je laissais choir enfin un monstrueux pâté.

C'était affreux!

Pourtant, plein d'une angoisse énorme,
Le lendemain, avec ce manuscrit informe,
Quand je me présentais devant mes bons parents,
Ils prenaient le papier, ouvraient les yeux tout grands,
S'écriaient : « C'est superbe ! » et, sans dédains ni moues,
Embrassaient tendrement leur fils sur les deux joues.
Oui, ma page illisible, ils semblaient l'admirer.
Et l'on ouvrait l'armoire, et j'en voyais tirer
Des trésors, un tambour, un fusil à capsules !
Et je m'en emparais, joyeux et sans scrupules,
Ne sachant pas alors – pour l'enfant tout est beau –
Pourquoi mon père avait toujours un vieux chapeau
Et pourquoi la maman, sainte parmi les saintes,
Portait des gants flétris et des jupes reteintes.

Aux humbles, comme moi nés dans la pauvreté,
Je souhaite d'abord avec sincérité,
Quand la nouvelle année entreprend sa carrière,
Le pain quotidien de la vieille prière ;
Et puis, pour qu'ils ne soient jamais trop malheureux,
Je leur souhaite encor de bien s'aimer entre eux.
Du pain et de l'amour ! Tout est là. Le pauvre homme
N'a vraiment pas le droit de trop se plaindre, en somme,
Si, du berceau d'osier au cercueil de sapin,
Toute sa vie, il a de l'amour et du pain.
Mes honnêtes parents n'eurent pas davantage ;
Mais la bonté régnait dans leur cœur sans partage.
Des sentiments profonds ils ont connu le prix,
Et, si je sais aimer, c'est qu'ils me l'ont appris.
Et tel riche, donnant de splendides étrennes,
N'éprouve pas leur joie en ces heures sereines,
Quand ils payaient, ayant épargné quelques sous,
Mon mauvais compliment par de pauvres joujoux.

Mes amis, en ce jour qui groupe la famille,
Si cher que soit le pain, si peu que le feu brille,
Épanouissez-vous, ne devenez pas durs.
Quand les enfants viendront vous tendre leurs fronts purs,
À défaut de cadeaux, comblez-les de caresses.
Entretenez en eux le foyer des tendresses,
Comme, en soufflant dessus, on rallume un charbon.
Le méchant souffre, et presque aucun homme n'est bon
Que grâce aux souvenirs de son enfance aimée,
Dont son âme demeure à jamais parfumée.

Aux étudiants

Quoi ? Des mascarades !... Ainsi
On fera la noce quand même.
Écoliers de la Mi-Carême,
Le moment est-il bien choisi ?

La dynamite meurtrière
Est toute prête quelque part.
Téméraires comme Jean Bart,
Vous fumez sur la poudrière.

Lorsque dans sa boîte de thon
L'anarcho met sa poudre verte,
Vraiment, cela me déconcerte,
La musique d'un mirliton.

Malgré l'échafaud et le bagne,
Des fous mitraillent les oisifs.
Et j'entends d'autres explosifs
Qui sont des bouchons de champagne.

Vous invitez pour le cancan
Margot, Joséphine ou Constance ;
Vous écrivez : « Ici l'on danse »
Près du cratère d'un volcan.

Une neige de papier tombe
Sur le passant abasourdi.
Vous nous criblez de confetti,
Camarades... Gare à la bombe !...

Ceci n'est point une leçon.
Non, je me dis en conscience,
Que votre folle insouciance
Contre ma tristesse a raison.

À votre âge, l'espoir enivre.
Vive demain !... Qu'importe hier ?...
On veut, même en des jours de fer,
Jouir de ses vingt ans et vivre

François Coppée - Panorama

Soit ! Riez et chantez en chœur.
– La jeunesse est si tôt passée ! –
Pourtant qu'une grave pensée,
Tout d'abord, vous vienne du cœur.

Songez que ce siècle est coupable,
Qu'il sera bientôt châtié,
S'il n'apaise par la pitié,
Le désespoir du misérable.

Songez que votre Carnaval
Serait effrayant, si la plainte
D'un meurt-de-faim était éteinte
Par les cuivres stridents du bal.

Songez qu'elle est très nécessaire
Et qu'on ne peut trop la grossir,
Cette dîme que le plaisir
Doit justement à la misère.

Quand tant de cœurs sont endormis,
Que le Pauvre, dans votre fête,
Ait sa part, et largement faite !
Donnez l'exemple, mes amis.

Oui, c'est cela qu'il faut vous dire.
Vous êtes bons, soyez meilleurs.
Ce n'est qu'en séchant bien des pleurs
Qu'on a droit à l'éclat de rire.

Février 1894.

À Georges Druilhet

Pour son livre *Au Temps des Lilas*.

(...)

Vieillir ! Grand chagrin des poètes !
Je fus, ma parole d'honneur,
Absolument tel que vous êtes,
Aimeur, rimeur, rêveur, flâneur.

L'attraction nous est commune,
Qui vous mène et qui me menait
Sur les quais, par les nuits de lune,
Murmurant les vers d'un sonnet.

La forêt et ses rouges-gorges
Sont trop loin, l'hiver. J'allais voir
Le couchant allumer ses forges
Au bout d'un faubourg sale et noir ;

Et, comme vous, j'ai fait des lieues,
Captif, pour mon pain, dans Paris,
À travers les mornes banlieues
Et sous leurs arbres rabougris.

(...)

Voyageurs

Une mer d'huile, un ciel étoilé. Pas un souffle.

Deux passagers, cigare aux dents, sont sur le roufle
Du steamer qui, poussé d'un furieux élan
Par cette nuit d'azur, fait route pour Ceylan.
Il dessert, en un mois, l'Inde et les mers de Chine.
C'est un hôtel flottant, à la double machine,
Des lampes d'Edison partout illuminé,
Où les deux « glob-trotter » tout à l'heure ont dîné,
Des laquais en frac noir leur changeant les assiettes.
Mais ils sont mécontents du pâté de mauviettes,
Trop lourd, et du pommard qu'ils n'ont pas trouvé bon.
Puis que de temps perdu pour faire du charbon,
Aux escales ! Quel long, quel ennuyeux voyage !
Le paquebot, traçant un énorme sillage,
Se hâte, et, sous l'effort, est fébrile et tremblant.
Toujours les deux fumeurs se plaignent.

« Que c'est lent.

Dit l'un, sportman fameux et « fusil » redoutable,
Grosse bête vivant pour chasser son semblable.
J'ai grand'peur, après tant de retards et d'arrêts,
De ne pas arriver, le quinze, à Bénarès,
Où je suis attendu pour une chasse au tigre.

– Oui, l'on croirait que c'est pour toujours qu'on émigre,
Répond l'autre, un marchand très riche. Si l'on va
De ce train, s'il vous plaît, quand serai-je à Java,
Où m'appelle, monsieur, une petite affaire
Qu'on ne peut pourtant pas souffrir qu'on la diffère ?
Mon cigare est éteint... Un peu de feu... Merci...
Et notez bien que dans six semaines d'ici,
Il me faut, pour rentrer, prendre l'express à Brindes. »

(...)

Temps fabuleux ! Pourquoi voyager maintenant ?
On peut errer dans l'un ou l'autre continent
Et s'embarquer vingt fois sur la mer bleue ou grise ;

On ne rencontrera nulle part de surprise.
Tout est cent fois décrit, tout est archi-connu,
Et partout nous attend l'ennuyeux déjà-vu.
Un enfant, dès qu'il peut feuilleter des estampes,
A fait le tour du monde à la lueur des lampes ;
Homme, il le referait sans trouver rien de plus.
Est-il un nom, dans tous les Atlas de Reclus,
Qui nous fasse rêver encore et nous étonne ?
Le touriste qui court l'univers monotone
Et pour qui, bien des fois, la Croix du Sud a lui,
S'il voulait être franc, avouerait son ennui.
Quand la cloche du bord sonne l'appareillage,
Il se souvient, navré, qu'à son dernier voyage,
Il songeait au retour, même avant qu'il partît.

Depuis qu'on le connaît, le Monde est si petit !

Des Vers français

(1906)

(extraits)

Château à vendre

(...)

On ne fréquente plus ce chemin déclassé,
Mais cette solitude évoque le passé
Et fait rêver du temps enfui, d'ancienne France.
Ces grands arbres ont vu passer la diligence.
Les plus vieux des corbeaux planant sur les sillons
S'effarèrent aux coups de fouet des postillons.
L'écho, sourd aujourd'hui, des prochaines collines
Répéta le fracas du galop des berlines,
Et l'antique chaussée où poussent des pavots
A fait jaillir du feu sous le fer des chevaux.
Maintenant c'est un lieu morne sous un ciel terne,
L'automobile, monstre effrayant et moderne,
Évite ce pavé qui crèverait ses pneus.

(...)

La cloche du faubourg

(...)

C'est dans les champs qu'il faut écouter l'Angélus,
Alors que chaque note argentine s'élance,
Et se répand dans un grand ciel plein de silence.
C'est par un calme soir de la belle saison,
Quand le bon vieux clocher, debout sur l'horizon,
Semble de ses sons clairs bénir les toits de chaume,
Quand la nature a l'air de prier, quand l'arome
Des foins coupés s'exhale, exquis, parmi l'air pur,
Et quand on s'imagine, en regardant l'azur
Assombri, mais que pas un nuage ne voile,
Que chaque tintement fait éclore une étoile.

(...)

Une famille de soldats

(...)

L'armée existe encore, oui, celle qu'on rêvait
Victorieuse, aux bords du Rhin. Qu'en a-t-on fait ?
Elle sert maintenant à dompter des tumultes,
Avec l'ordre formel de subir les insultes
Et, sans jamais broncher, de recevoir les coups.
Elle applique des lois infâmes. Nos pioupious,
Au siège d'un couvent de femmes en cornette,
Ont armé leurs fusils du sabre-baïonnette,
– Quelle dérision ! – comme si l'on allait
Les mitrailler avec des grains de chapelet.
L'abjecte politique ici répand ses lèpres.
Tel brave commandant – sa femme allant aux vêpres –
Ne doit plus obtenir un grade mérité.
Au mess des lieutenants, où la franche gaîté
Régnaient jadis, chacun se tient sur sa réserve
Et parle peu, songeant que la Loge l'observe
Et que peut-être, à table, est assis un Judas.
Voilà le nouveau sort de nos pauvres soldats,
Mais ce qui, plus que tout, épouvante et désole
Le capitaine, c'est que des maîtres d'école,
Qui jadis montraient Metz et Strasbourg sur l'Atlas,
Pervertis par Hervé, Jaurès et Thalamas,
Enseignent aux petits Français que la patrie
N'est plus qu'une stupide et vieille idolâtrie
Et que «Guerre à la guerre !» est le plus beau des cris.
Et Morel, accablé, songe aux futurs conscrits,
Dès l'enfance infectés de sottise primaire
Et certains – sauront-ils seulement la grammaire ? –
Qu'ils auront pour devoir, en cas d'invasion,
Le refus d'obéir et la désertion !

(...)

Feuillets retrouvés
datant des « Humbles »
(Fragment du Journal d'une Jeune Fille)

(...)

Ma mère qui, depuis quelques jours, essayait
D'avoir l'air devant moi si joyeuse et si ferme,
N'avait pas tout à fait de quoi payer le terme ;
Et voilà qu'elle a mis, pour qu'il fût acquitté,
Les six couverts d'argent au Mont-de-Piété.
Elle a pris ce parti sans crainte ni scrupule ;
Car madame Prosper, célèbre somnambule,
Qui dans les Cours du Nord a promené son art
Mais qui loge à présent au quartier Mouffetard,
Venait de lui prédire un immense héritage.
Ce bel espoir, maman veut que je le partage ;
Mais, moi, qui représente, hélas ! à la maison,
La froide prévoyance et la triste raison,
Écoutant les conseils de ma muse pédestre,
J'ai songé que, toujours, le concierge, au trimestre,
Monterait sa quittance et que, pour la payer,
Je n'avais qu'une chose à faire, travailler.
Travailler ? Et comment ? J'étais pleine de zèle,
Mais je sors du couvent, comme une demoiselle,
Et l'on ne m'enseigna, dans cet honnête lieu,
Rien d'utile, sinon pourtant à prier Dieu.
Que sais-je ? À peine suis-je un peu musicienne ?
Mais que d'histoire sainte et que d'histoire ancienne !
Que de noms sus par cœur ! Que d'atlas dessinés !
Et que de pages d'yeux, d'oreilles et de nez !
Avoir appris que l'Ain se jette dans le Rhône,
La date où Sésostris est monté sur le trône
Et qu'à Charles Martel a succédé Pépin,
Ne vaut pas un métier où l'on gagne son pain.
Par ce souci cruel quand j'étais obsédée,
Oh ! comme j'ai maudit tous ces rois de Judée,
Que je pourrais nommer, sans en omettre aucun !

(...)

**Sonnets intimes et poèmes inédits
Vers d'amour et de tendresse**

(posthume, 1927)

(extraits)

**À mes jeunes camarades,
aux équipiers du Club nautique de Chatou**

Jadis, la Seine était verte et pure à Saint-Ouen,
Et, dans cette banlieue aujourd'hui sale et rêche,
J'ai canoté, j'ai même essayé de la pêche.
Le lieu semblait alors champêtre. Que c'est loin!

On dînait là. Le beurre, au cabaret du coin,
Était rance, et le vin fait de bois de campêche.
Mais les charmants retours, sur l'eau, dans la nuit fraîche,
Quand, sur les prés fauchés, flottait l'odeur du foin!

Oh! quels vieux souvenirs et comme le temps marche!
Pourtant je vois encor le couchant, sous une arche,
Refléter ses rubis dans les flots miroitants.

Amis, embarquez-moi sur vos bateaux à voiles,
Par un beau soir, à l'heure où naissent les étoiles,
Afin que je revive un peu de mes vingt ans.

Écrit sur l'Album des Chats d'Henriette Ronner

Je regarde, en ce bel album paru d'hier,
Ces chats pris sur le vif avec un talent rare.
Jamais il ne fut mieux compris, je le déclare,
Le tigre familier, caressant quoique fier.

Vos félins sont exquis, Henriette Ronner.
Je les admire et, non sans orgueil, les compare
Au charmant angora dont mon logis se pare
Et qui vient de vêtir sa fourrure d'hiver.

Comme vous, pour les chats j'ai tant de sympathies !
Chez moi, j'ai vu régner de longues dynasties
De ces rois fainéants au pelage soyeux :

Et, dans mon calme coin de vieux célibataire,
Toujours les chats prudents, les chats silencieux
Promènent leur beauté, leur grâce et leur mystère.

(in Notre Ami le Chat de Paul Mégnin)

Dossier

***Dizains Réalistes
et autres « Vieux Coppées »***

Paul Verlaine

*Pour charmer tes ennuis, ô temps qui nous dévastes,
Je veux, durant cent vers coupés en dizains chastes
Comme les ronds égaux d'un même saucisson,
Servir aux amateurs un plat de ma façon.
Tout désir un peu sot, toute idée un peu bête
Et tout ressouvenir stupide mais honnête
Composeront le fier menu qu'on va licher.
Muse, accours, donne-moi ton ut le plus léger,
Et chantons notre gamme en notes bien égales,
À l'instar de Monsieur Coppée et des cigales.*

*

*Bien souvent dédaigneux des plaisirs de mon âge
J'évoque le bonheur des femmes de ménage.
Ayant changé de sexe en esprit, bien souvent,
Un cabas à mon bras et mon nez digne au vent,
J'ai débattu les prix avec des revendeuses.
Bien souvent sous le nez des bourgeoises grondeuses
J'ai, non sans quelque aplomb qu'on ne saurait nier,
Dirigé cette danse exquise du panier
Dont Paul de Kock nous parle en mainte parabole.
— La nuit vient. Je m'endors et j'aime Rocambole.*

*

*Dites, n'avez-vous pas, lecteurs, l'âme attendrie,
Contemplé quelquefois son image chérie ?
Tête pâle appuyée au revers de sa main,
César rêve d'hier et pense au lendemain.
Il évoque les jours de gloire et d'ordre, et songe
Aux jours où le crédit n'était pas un mensonge.
Au moins, il s'attendrit sur les chemins de fer
Très-mous et sur l'emprunt inférieur au pair,
Puis, triste, il rêve, cœur qu'on navre et qui s'effrite,
À sa si blanche, à sa si pâle Marguerite.*

Bouillons-Duval

*Digne et modeste dans sa chaire d'acajou
Le timide employé parmi le luxe fou
Que l'Entreprise doit à ce noir Bonaparte,
Tend au fier gastronome arrivant la pancarte
Qu'une servante va tout à l'heure pointer.
En le voyant si pâle, oh ! qui voudrait douter
Que c'est un orphelin de la guerre dernière ?
Un poète, peut-être ! À coup sûr un bon frère
Qui peine, pour sauver un jour d'un sort si bas,
Sa sœur, fille de joie au loin, qui n'écrit pas !*

*

*Souvenir d'une enfance austèrement bête
— Ô les commencements chétifs d'un grand poète : —
J'ai dans ma chambre deux images d'Épinal
Naïves que commente un texte marginal
Où la simplicité se mêle à l'énergie :
C'est Napoléon III terrassant l'Anarchie
Et c'est le plus clément des lions florentins.
— Soyez bénis, doux bois affreux, d'où je retins
Pour braver les dangers de cette vie amère,
L'amour de mon Pays et l'amour de ma Mère.*

*

*Les écrevisses ont mangé mon cœur qui saigne,
Et me voici logé maintenant à l'enseigne
De ceux dont Carjat dit : « C'ÉTAIT UN BEAU TALENT,
MAIS PAS DE CARACTÈRE », et je vais, bras ballants,
Sans limite et sans but, ainsi qu'un fiacre à l'heure,
Pâle, à JEUN, et trouvé trop c... par Gill qui pleure.
« Mourir, — dormir ! » a dit Shakespeare ; si ce n'est
Que ça, je cours vers la forêt que l'on connaît,
Et puisque c'est fictif, j'y vais pendre à mon aise
Ton beau poète blond, faune barbizonnaise !*

Paysage

*Vers Saint-Denis c'est bête et sale la campagne.
C'est pourtant là qu'un jour j'emmenai ma compagne.
Nous étions de mauvaise humeur et querellions.
Un plat soleil d'été tartinaït ses rayons
Sur la plaine séchée ainsi qu'une rôtie.
C'était pas trop après le Siège : une partie
Des « maisons de campagne » était à terre encor.
D'autres se relevaient comme on hisse un décor,
Et des obus tout neufs encastrés aux pilastres
Portaient écrit autour : SOUVENIR DES DÉASTRES.*

Tantalized

*L'aile où je suis donnant juste sur une gare,
J'entends de nuit (mes nuits sont blanches) la bagarre
Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés,
Et vraiment c'est des bruits de nids répercutés
À des dieux de fonte et de verre et gras de houille.
Vous n'imaginez pas comme cela gazouille
Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets
Vers des vols tout prochains à des cieux violets
Encore et que le point du jour éclaire à peine.
Ô ces wagons qui vont dévaler dans la plaine !*

Invraisemblable mais vrai

*Las ! je suis à l'Index et dans les dédicaces
Me voici Paul V... pur et simple. Les audaces
De mes amis, tant les débiteurs sont des saints,
Doivent éliminer mon nom de leurs desseins.
Extraordinaire et saponaire tonnerre
D'une excommunication que je vénère
Au point d'en faire des fautes de quantité !
Vrai, si je n'étais pas (forcément) désisté
Des choses, j'aimerais, surtout m'étant contraire,
Cette pudeur du moins si rare de libraire.*

Le dernier dizain

*O BELGIQUE qui m'as valu ce dur loisir,
Merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir*

François Coppée - Panorama

*Dans le silence doux et blanc de tes cellules
Les raisons qui fuyaient comme des libellules
À travers les roseaux bavards d'un monde vain,
Les raisons de mon être éternel et divin,
Et les étiqueter comme en un beau musée
Dans les cases en fin cristal de ma pensée.
Mais, ô Belgique, assez de ce huis-clos têtu !
Ouvre enfin, car c'est bon pour une fois, sais-tu !*

*

*Le sous-chef est absent du bureau : j'en profite
Pour aller au café le plus proche au plus vite.
J'y bois à petits coups, en clignotant des yeux,
Un mazagran avec deux doigts de cognac vieux
Puis je lis — et quel sage à ces excès résiste —
Le Journal des Débats, étant orléaniste.
Quand j'ai lu mon journal et bu mon mazagran
Je rentre à pas de loup au bureau : mon tyran
N'est pas là, par bonheur, sans quoi mon algarade
M'eût valu les brocards de plus d'un camarade.*

*

*Endiguons les ruisseaux : les prés burent assez.
Bonsoir lecteur, et vous lectrice qui pensez
D'ailleurs bien plus à Worth qu'aux sons de ma guimbarde
Agréez le salut respectueux du barde
Indigne de vos yeux abaissés un instant
Sur ces cent vers que scande un rythme équilibrant ;
Et vous, protes, n'allez pas rendre encore pire
Qu'il ne l'est, ce pastiche infâme d'une lyre
Dûment appréciée entre tous gens de goût
Par des coquilles trop navrantes. — Et c'est tout ! —*

Ultissima Verba

*Épris d'absinthe pure et de philomathie
Je m'emmerde et pourtant au besoin j'apprécie
Les théâtres qu'on peut avoir à la Gatti.
Quatre-vingt-treize a des beautés et c'est senti
Comme une merde, quoi qu'en disent Gros et Tronche
Et l'Académie où les Murgers boivent du ponche.
Mais plus de bleus et la daromphe m'a chié.*

François Coppée - Panorama

*C'est triste et merde alors et que foutre ? J'y ai
Pensé beaucoup. Carlisse ? Ah ! non, c'est rien qui vaille
À cause de l'emmerdement de la mitraille !*

*

*La sale bête ! (En général). Et je m'emmerde !
Malheur ! Faut-il qu'un temps si précieux se perde ?
Le russe est sans l'arabe appliqué, j'ai cent mots
D'Aztec, mais quand viendront ces cent balles ! Chameaux.
Va donc ! Et me voici truffard pour un semesse
Et c'est Pipo qu'il faut quoiqu'au fond je m'en fesse
Éclater la sous-ventrière ! Merde à chien !
Ingénieur à l'étranger ça fait très bien,
Mais la braise ! Faut-il que tout ce temps se perde ?
Mon pauvre cœur bave à la quoi ! bave à la merde !*

Dargnières Nouvelles

*C'est pas injuss' de s'voir dans un' pareill' situate !...
Et pas la queu' d'un pauvr' keretzer sous la patte !...
J'arrive à Vienne avec les meyeurs intentions,
– Sans compter que j'compt' sur des brevets d'inventions –
En arrêvant je m'coll' quég' fanta comm' de jusse,
Bon ! V'là qu'un cocher d'fiac' m'vol' tout !... C'est pas injusse ?...
Voui, m'fait tout jusqu'à ma limace et mon grim pant
Et m'plant'là dans la strass par un froid. Pas foutant ?
Non ! vrai, pour le début en v'là-t-y un triomphe :
Ah ! la sal'bête ! Encor plus pir' que la daromphe.*

*

*Je renonce à Satan, à ses pomp', à ses œuffs !
Je vous gobe, ô profonds mugissements des bœufs
J'fonde eun' nouvelle école, et sans coll', j'agricole.
Coll'-toi ça dans l'fusil, mond' frivole, et racole-
Z-en d'autres. Désormais j'dis merd' à les Gatti,
À les Russ', à les Vienne et aux Scaferlati
D'contrebande, et j'vas faire un très chouett' mariache.
Je m'cramponne à toi, Roche, et j'défends qu'on m'arrache
Eud'toi... Viv' le lard dans la soupe – et soillions
Sérillieux, – et qu'nout' sueur alle abreuff' nos sillions !*

*

*N. DE D. ! J'ai rien voyagé d'puis mon dergnier
Coppée ! Il est vrai qu'j'en d'viens chauv' comme un pagnier
Percé, qu'j'ai là quéqu'chos' dans l'gosier qui m'ratisse,
Et que j'sens comm' les avant-goûts d'un rhumatisme,
Et que j'm'emmerd' pluss' euq' jamais ; mais c'est égal :
J'ai promené ma gueule infecte au Sénégal,
Et vu Cinq-Hélèn' (merde à Badingue !) un' rud' noce !...
Mais tout ça c'est pas sérillieux : j'rêve eud' négoce,
À c't'heure, et, plein d'astuc', j'baluchonn' des vieill' plaq's
D'assuranc', pour revend', cont' du rhum, aux Canaq's.*

*

*Ah merde alors, j'aim' mieux l'café d'Suèd' que la Suède
Ell'mêm' oûsque c'est la mêm' chose – un peu plus raide
Peut-êt' qu'en hiver dans c'te Franc' (que j'chie un peu
Mon n'veu, d'ailleurs). Et pis, des conseils, cré vingt nieu,
Comme s'il en pleuvait dans ce pays de neige !
Alors quoi ? Jusqu'à nouvel ord' j'flâne en Norvège !
Où ça n'ensuite aller ? Ça m'la coupe à la fin
Tous ces bâtons merdeux dans les rou's d'mon destin...
(Rêveur)
Si j'rappliquais pour un trimess' à Charlepompe
(À merde) ? Histoire eud' faire un peu suer la darompe ?*

Arthur Rimbaud

*J'occupais un wagon de troisième : un vieux prêtre
Sortit un brûle-gueule et mit à la fenêtre,
Vers les brises, son front très calme aux poils pâlis.
Puis ce chrétien, bravant les brocards impolis,
S'étant tourné, me fit la demande énergique
Et triste en même temps d'une petite chique
De caporal, — ayant été l'aumônier chef
D'un rejeton royal condamné derechef ;—
Pour malaxer l'ennui d'un tunnel, sombre veine
Qui s'offre aux voyageurs, près Soissons, ville d'Aisne.*

*

*Je préfère sans doute, au printemps, la guinguette
Où des marronniers nains bourgeonne la baguette,
Vers la prairie étroite et communale, au mois
De mai. Des jeunes chiens rabroués bien des fois
Viennent près des Buveurs triturer des jacinthes
De plate-bande. Et c'est, jusqu'aux soirs d'hyacinthe
Sur la table d'ardoise où, l'an dix-sept cent vingt
Un diacre grava son sobriquet latin
Maigre comme une prose à des vitraux d'église
La toux des flacons noirs qui jamais ne les grise.*

État de siège ?

*Le pauvre postillon, sous le dais de fer blanc,
Chauffant une engelure énorme sous son gant,
Suit son lourd omnibus parmi la rive gauche,
Et de son aine en flamme écarte la sacoche.
Et tandis que, douce ombre où des gendarmes sont,
L'honnête intérieur regarde au ciel profond
La lune se bercer parmi la verte ouate,
Malgré l'édit et l'heure encore délicate,
Et que l'omnibus rentre à l'Odéon, impur
Le débauché glapit au carrefour obscur !*

Le balai

*C'est un humble balai de chiendent, trop dur
Pour une chambre ou pour la peinture d'un mur.
L'usage en est navrant et ne vaut pas qu'on rie.
Racine prise à quelque ancienne prairie
Son crin inerte sèche : et son manche a blanchi.
Tel un bois d'île à la canicule rougi.
La cordelette semble une tresse gelée.
J'aime de cet objet la saveur désolée
Et j'en voudrais laver tes larges bords de lait,
Ô Lune où l'esprit de nos Sœurs mortes se plaît.*

*

*Les soirs d'été, sous l'œil ardent des devantures,
Quand la sève frémit sous les grilles obscures
Irradiant au pied des grêles marronniers,*

François Coppée - Panorama

*Hors de ces groupes noirs, joyeux ou casaniers,
Suceurs du brûle-gueule ou baiseurs du cigare,
Dans le kiosque mi-pierre étroit où je m'égare,
— Tandis qu'en haut rougeoie une annonce d'Ibled, —
Je songe que l'hiver figera le filet
D'eau propre qui bruit, apaisant l'onde humaine,
— Et que l'âpre aquilon n'épargne aucune veine.*

*

*Aux livres de chevet, livres de l'art serein,
Obermann et Genlis, Ver-vert et le Lutrin,
Blasé de nouveauté grisâtre et saugrenue,
J'espère, la vieillesse étant enfin venue,
Ajouter le traité du Docteur Venetti.
Je saurai, revenu du public abêti,
Goûter le charme ancien des dessins nécessaires.
Écrivain et graveur ont doré les misères
Sexuelles : et c'est, n'est-ce pas, cordial :
Dr Venetti, Traité de l'Amour conjugal.*

Ressouvenir

*Cette année où naquit le Prince impérial
Me laisse un souvenir largement cordial
D'un Paris liquide où des N d'or et de neige
Aux grilles du palais, aux gradins du manège,
Éclatent, tricolorement enrubannés.
Dans le remous public des grands chapeaux fanés,
Des chauds gilets à fleurs, des vieilles redingotes,
Et des chants d'ouvriers anciens dans les gargotes,
Sur des châles jonchés l'Empereur marche, noir
Et propre, avec la Sainte Espagnole, le soir.*

*

*L'enfant qui ramassa les balles, le Pubère
Où circule le sang de l'exil et d'un Père
Illustre entend germer sa vie avec l'espoir
De sa figure et de sa stature et veut voir
Des rideaux autres que ceux du Trône et des Crèches.
Aussi son buste exquis n'aspire pas aux brèches
De l'Avenir ! — Il a laissé l'ancien jouet —
Ô son doux rêve ô son bel Enghien ! Son œil est*

*Approfondi par quelque immense solitude ;
« Pauvre jeune homme, il a sans doute l'Habitude ! »*

Charles Cros

Fiat lux

*Il marche à l'heure vague où le jour tombe. Il marche,
Portant ses hauts bâtons. Et, double ogive, l'arche
Du pont encadre l'eau, couleur plume de coq.
Il a chaud et n'a pas le sou pour prendre un bock.
Mais partout où ses pas résonnent, la lumière
Brille. C'est l'allumeur humble de réverbère
Qui, rentrant pour la soupe, avec sa femme assis,
L'embrasse, éclairé par la chandelle des six,
Sans se douter — aucune ignorance n'est vile
Qu'il a diamanté, simple, la grande ville.*

Gagne-petit

*Il a tout fait, tous les métiers. Sa simple vie
Se passe loin du bruit, loin des cris de l'envie
Et des ambitions vaines du boulevard.
Pour ce jour attendu, qui s'annonce blafard,
Les savants ont prédit, avant l'heure où se couche
Le soleil, une éclipse. Et sa maîtresse accouche,
Apportant un enfant parmi tant de soucis !
Il compte, pour dîner, sur ses verres noircis.
Carrières de Montmartre, en vos antres de gypse,
Abritez le marchand de verres pour éclipse !*

Paysage

*Versailles où l'éclat des roses s'échelonne,
Les jardins suspendus jadis à Babylone,
Et les fruits de rubis des Mille et une Nuits,
Ont charmé longuement mes innocents ennuis,
Mais, à présent, mûri par notre époque triste,
Je fuis ces visions qui poursuivent l'artiste,
Et mon regard rêveur s'abaisse volontiers
Vers la loge, où, contents végètent mes portiers :*

*Près du carreau poudreux où l'homme fait sa barbe
J'aime le petit pot où croupit la joubarbe.*

Croquis de dos

*Il travaille, le jour, dans un bazar tout neuf,
Criant : « Tout est à treize, et là, tout à vingt-neuf ! »
Sa casquette est la plus superbe des casquettes,
En soie, et fait valoir ses courbes roufflaquettes.
Un foulard jaune tourne autour de son cou gras
Et rouge, que font voir ses cheveux tondus ras.
Comme sa connaissance a, ce soir, de l'ouvrage,
Il est libre et content. Car jamais il ne rage,
À moins qu'elle ne flâne. Aussi c'est d'un air grand
Qu'il s'écrie au café : « Garçon ! un mazagran ! »*

Songe d'été

*À d'autres les ciels bleus ou les ciels tourmentés,
La neige des hivers, le parfum des étés,
Les monts où vous montez, fiertés aventurières
Des Anglaises. Mes yeux aiment mieux les clairières
Où la charcuterie a laissé ses papiers,
Les sentiers où l'on sent encor l'odeur des pieds
Des soldats avec leurs payses, la presqu'île
De Gennevilliers, où croît l'asperge tranquille
Sous l'irrigation puante des égouts...
On ne dispute pas des couleurs ni des goûts.*

Résipiscence

*Celle qui m'apparaît, quand je clos mes yeux las,
Tricote un bas de laine. Elle a des bandeaux plats,
Elle a passé la fleur de ses jeunes années
Dans des salons propres, aux couleurs surannées,
Et rêve d'épouser un substitut grivois.
Elle chante, avec un petit filet de voix :
« Le départ d'Alcindor, les pleurs de son amante. »
Son corsage montant et sa petite mante,
Cachent probablement un corps frêle et fiévreux :
Il n'est pas étonnant que j'en sois amoureux.*

Noceur

François Coppée - Panorama

*Après avoir vidé toutes les coupes, toutes !
Il faut enfin rentrer ; car mes fibres dissoutes,
Dans les cafés criards, hantés par les catins,
Ont froid dans la nuit lourde et les douteux matins.
Marchons. Voici grouiller déjà les gens des halles.
Je rougis, maraîchers, à voir vos blouses sales,
Que rafraîchit l'odeur lointaine des labours.
Travailleurs, ignorants des malsaines amours,
Vous entassez des choux sur le trottoir, sans même
Vous douter de l'horreur qui suit le passant blême.*

Morale

*Sur des chevaux de bois enfilez des anneaux,
Regardez un caniche expert aux dominos,
Essayez de gagner une oie avec des boules,
Respirez la poussière et la sueur des foules,
Boire du coco tiède au gobelet d'étain
De ce marchand miteux qui fait ter lin tin tin,
Rentrer se coucher seul, à la fin de la foire,
Dormir tranquillement en attendant le gloire
Dans un lit frais l'été, mais, l'hiver, bien chauffé,
Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café.*

Bénédiction

*Des femmes en peignoir, portant la boîte au lait,
Craignaient de se crotter et montraient leur mollet.
Ils étaient trois, vêtus d'ulsters garnis de martre.
Ils rentraient, ce matin, d'une orgie à Montmartre,
Et ces trois débauchés riaient du doux café
Que l'épouse, à l'époux au lit, sert bien chauffé.
Un prêtre, qui passait, rougit de ce blasphème.
Ils narguèrent le prêtre. Et l'un sifflota même
Quelque chanson obscène, apprise aux Délass-Com.
Le prêtre simplement, leur dit : Pax vobiscum !*

Vue sur la cour

*La cuisine est très-propre, et le pot-au-feu bout
Sur le fourneau. La bonne, attendant son troubade,
Épluche en bougonnant légumes et salade,
Ses doigts rouges et gras, avec du noir au bout,*

François Coppée - Panorama

*Trouvent les vers de terre entre les feuilles vertes.
On bat des traversins aux fenêtres ouvertes.
Mais voici le pays. Après un gros bonjour,
On lui donne la fleur du bouillon, leur amour
S'abrite à la vapeur du pot, chaud crépuscule...
Et je ne trouve pas cela si ridicule.*

Pituite

*Ayant tout essayé, blême, je ne crois plus
Aux amoureux musclés, soupeurs et chevelus ;
Car moi, qui suis mourant à toutes les minutes,
Tué par la recherche inquiète et les luttes
Littéraires, je crains l'épuisante douceur
Des chauds oaristys. Je voudrais une sœur,
Une femme rêvant avec moi, côte à côte,
Frissonnante, croyant qu'elle fait une faute,
Et nous nous aimerions d'un amour immortel,
Sans stores de voiture et sans chambre d'hôtel.*

Tableau

*Enclavé dans les rails, engraisé de scories,
Leur petit potager plaît à mes rêveries.
Le père est aiguilleur à la gare de Lyon.
Il fait honnêtement et sans rébellion
Son dur métier. Sa femme, hélas ! qui serait blonde,
Sans le sombre glacis du charbon, le seconde.
Leur enfant, ange rose éclos dans cet enfer
Fait des petits châteaux avec du mâchefer.
À quinze ans il vendra des journaux, des cigares :
Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares !*

Cœur simple

*Dans les douces tiédeurs des chambres d'accouchées
Quand à peine, à travers les fenêtres bouchées,
Entre un filet de jour, j'aime, humble visiteur,
Le bruit de l'eau qu'on verse en un irrigateur,
Et les cuvettes à l'odeur de cataplasme.
Puis la garde-malade avec son accès d'asthme,
Les couches, où s'étend l'or des déjections,
Qui sèchent en fumant devant les clairs tisons,
Me rappellent ma mère aux jours de mon enfance ;*

Et je bénis ma mère, et le ciel, et la France !

Germain Nouveau

Dixains réalistes

I

*Muses, souvenez-vous du guerrier, — de l'ancien
qui ne fut général ni polytechnicien,
mais qui charma dix ans les mânes du grand Hômmme !
Cet invalide était la gaîté de son dôme.
Mon cœur est plein du bruit de sa jambe de bois.
Pauvre vieux ! j'ai rêvé de vous plus d'une fois,
la nuit, quand passe au ciel, avec ses gros yeux vides,
la lune au nez d'argent, astre des invalides,
ou que le vent se meurt, comme un chant du départ...
Et j'ai fait encadrer le mot de faire-part.*

II

*J'ai du goût pour la flâne, et j'aime, par les rues,
les réclames des murs fardés de couleurs crues,
la Redingote Grise, et Monsieur Gallopau ;
l'Hérissé qui rayonne au-dessous d'un chapeau ;
la femme aux cheveux faits de teintes différentes.
Je m'amuse bien mieux que si j'avais des rentes
avec l'homme des cinq violons à la fois,
Bornibus, la Maison n'est pas au coin du Bois ;
le kiosque japonais et la colonne-affiche...
Et je ne conçois pas le désir d'être riche.*

III

*J'entrais chez le marchand de meubles, et là, triste,
(Savez-vous la chanson du petit Ébéniste ?)
j'allais, lui choisissant une chose à ses goûts.
C'est vers toi que je vins, Canapé-Lit-Leroux.
J'observai le ressort, me disant que cet homme
fit une chose utile, étant donné le somme.
J'appréciai le tout d'un mot technique et fin ;
si bien que le marchand, ému, me tend sa main*

François Coppée - Panorama

*honnête, et dit : « Monsieur fabrique aussi sans doute ? »
Douce parole et qu'en mon cœur je grave toute.*

IV

*Je courais la Russie... — Oui, Monsieur, me dit-elle,
jaune et pâle, avec ça toute argot et dentelle ;
un breva dans ses doigts enfume un diamant.
Elle reprit : Eh bien, foi de femme qui ment,
quoi ! je trouve, un matin que j'étais seule au monde,
un cigare d'un rond, perdu dans ma profonde,
et qui causait avec de vieilles notes, là.
Je l'allumai dans un gai « lai tou la la »,
et j'ai connu, par un exil sans espérance,
le charme d'un petit bordeaux — sentant la France !*

V

*Cheminant Rue aux Ours, un soir que dans la neige
s'effeuillait ma semelle en galette : — Oh ! que n'ai-je,
me dis-je, l'habit bleu barbeau, les boutons d'or,
la culotte nankin, et le gilet encor,
le beau gilet à fleurs où se fane la gloire
d'une famille, et, bien reprisés par Victoire,
les bas de cotonnade, et, chères aux nounous,
les syllabes en cœur du patois de chez nous...
Car un Bureau disait sur une plaque mince :
« On demande un jeune homme arrivant de province. »*

VI

*On m'a mis au collègue (oh ! les parents, c'est lâche !)
en province, dans la vieille ville de H...
J'ai quinze ans, et l'ennui du latin pluvieux !
Je vis, fumant d'affreux cigares dans les lieux ;
et je réponds, quand on me prive de sortie :
« Chouette alors ! » préférant le bloc à la partie
d'écarté, chez le maire, où le soir, au salon,
honteux d'un liséré rouge à mon pantalon,
j'écoute avec stupeur ma tante (une nature !)
causer du dernier bal à la sous-préfecture.*

VII

François Coppée - Panorama

*On s'aimait, comme dans les romans sans nuage,
à BOBINO, du temps de « Plaisirs au Village ».
Orphée alors chantait des blagues sur son luth ;
c'était l'époque où Chose inventait le mot : « Zut ! »
où les lundis étaient tués par Sainte-Beuve.
Les Parnassiens charmés rêvaient la rime neuve ;
et cousin Pierre était encore au régiment.
Sans prévoir de sa part le moindre embêtement,
l'Empereux, au Français, s'invitait chez Molière.
Haussmann songeait : Faudra raser la Pépinière !*

VIII

*C'est à la femme à barbe, hélas ! qu'il est allé,
le cœur de ce garçon, coiffeur inconsolé.
Pour elle il se ruine en savon de Thridace.
Ce lait d'Hébé (que veut-on donc que ça lui fasse ?)
ce vinaigre qu'un sieur Bully vend, l'eau (pardon !)
de Botot (exiger le véritable nom),
n'ont pu mordre sur cette idole de la foire.
Et s'il lui donne un jour la pâte épilatoire
que vous savez, l'Enfant murmurerà tout bas :
Quelle est donc cette pâte ? et ne comprendra pas.*

IX

*Octobre, vers le vieux château, dont le portail
pleure et rit quelque part dans Ponson du Terrail,
guide cet excellent notaire de campagne
que vous avez connu, décent et noir, la cagne
aux genoux, mais qui, doux disciple de Rousseau,
fait ce voyage à pied, malgré la pluie à seau
lui détraquant un beau pépin rose, qu'il gère
d'une main molle ; il chante : « Il pleut, il pleut, Bergère, »
allègre, et certain d'être, ô le gros polisson !
le bienvenu du vieux château, cher à Ponson !*

X

Après-midi d'été

*Dans ce bordel provincial plein de fraîcheur,
Attendant le sonneur, Martin, pauvre pêcheur,
Qui vient tirer son coup entre deux sons de cloche*

François Coppée - Panorama

*Si son gland violet sur sa poche baloche,
Trois filles dorment. – Ah ! doux repos vaginal ! –
Et leur rêve est bercé par le chant virginal
Des Enfants de Marie, au jardin de la Cure :
Mais c'est le sacristain qui leur bat la mesure
(Car tout se mêle en songe) et le vit de lilas
Saccade en le rythmant l'Ave maris Stella.*

*XI
À l'église*

*Elle était à genoux et montrait son derrière
Dans le recueillement profond de la prière.
Pour le mieux contempler j'approchai de son banc :
Sous la jupe levée il me sembla si blanc
Que dans le temple vide où nulle ombre importune
N'apparaissait au loin par le bleu clair de lune,
Sans troubler sa ferveur je me fis son amant.
Elle priait toujours. Je perçus vaguement
Qu'elle bénissait Dieu dans le doux crépuscule.
Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.*

François Coppée - Panorama

Jules Lemaître

Sonnet Coppée

*L'autre jour – et vous m'en croirez si vous voulez,
Car un événement simple est parfois bizarre
Ayant sous le bras deux paquets bien ficelés,
Je me dirigeai du côté de Saint-Lazare.*

*Après avoir pris mon billet sans démêlés,
J'entre dans un wagon et j'allume un cigare
D'un sou. Le train – nous en étions fort désolés –
Étant omnibus, s'arrêtait à chaque gare.*

*Soudain il siffle et fait halte. Au même moment
Un monsieur, pénétrant dans mon compartiment,
Prend les billets ainsi que l'on fait une quête ;*

*Et moi, content de voir enfin une station,
Je remets mon billet sans contestation
À l'employé portant un O sur sa casquette.*

Biographie

- 1842 - Naissance à Paris, 2 rue de l'Abbé-Grégoire, le 26 janvier, dans une famille modeste. Son père était fonctionnaire.
- Études au Lycée Saint-Louis.
 - Employé de bureau au ministère de Guerre.
- 1866 - Le Reliquaire, son premier recueil, d'inspiration parnassienne.
- Collabore au Parnasse Contemporain.
- 1869 - Le Passant, sa première pièce, où Sarah Bernhardt fait ses débuts, est jouée au théâtre de l'Odéon et le rend célèbre. Ses pièces suivantes connaîtront souvent la faveur du public.
- 1869 - Employé à la bibliothèque du Sénat.
- 1874 - Une Idylle pendant le siège, premier récit en prose.
- 1878 - Archiviste à la Comédie Française.
- 1884 - Élection à l'Académie française. Il abandonne toute activité salariée.
- 1888 - Officier de la Légion d'Honneur.
- 1889 - Le Pater, pièce inspirée par la Commune, est interdite.
- 1895 - Pour la couronne, sa dernière pièce.
- 1898 - La Bonne Souffrance, roman inspiré par la grave maladie qui manqua de l'emporter, marque son retour à la foi catholique.
- 1898 - Prend part à la création de la « Ligue de la Patrie Française », mouvement antidreyfusard fondé par Jules Lemaître en réaction à la Ligue des droits de l'homme. Il en fut Président d'honneur jusqu'en 1902.
- 1908 - Mort à Paris, 12, rue Oudinot, le 23 mai.

Bibliographie
(autre que de poésie)

Théâtre

Le Passant, *comédie en un acte, en vers* (1869)
Deux douleurs, *drame en un acte, en vers* (1870)
Fais ce que dois, *épisode dramatique* (1871)
L'Abandonnée (1871)
Les Bijoux de la délivrance, *scène en vers* (1872)
Le Rendez-vous (1872)
Le Luthier de Crémone, *comédie en un acte, en vers* (1876)
La Guerre de Cent Ans, *en collaboration avec A. d'Artois* (1878)
Le Trésor (1879 ou 1880)
La Korrigane (1880)
Madame de Maintenon, *drame en cinq actes avec un prologue, en vers* (1881)
Severo Torelli, *drame en cinq actes, en vers* (1883)
Les Jacobites, *drame en cinq actes, en vers* (1885)
Le Pater (1889 ou 1890)
Pour la couronne, *drame en cinq actes, en vers* (1895)

Romans, contes et nouvelles

Une Idylle pendant le siège (1874)
Contes en prose (1882)
Vingt Contes nouveaux (1883)
Le banc, idylle parisienne (1887)
Contes rapides (1888)
Henriette (1889)
Toute une jeunesse (1890)
Les Vrais Riches (1892)
Rivales (1893 ou 1892)
Longues et brèves (1893)
Contes tout simples (1894)
Le Coupable (1896)

La Bonne Souffrance (1898)
Contes pour les jours de fête (1903)

Articles et divers

La Bénédiction (1869)
Lettre d'un mobile breton (1871)
Le petit marquis (en collaboration avec A. d'Artois) (1873)
Prologue d'ouverture pour les matinées littéraires et musicales de la Gaîté (1875)
Récits épiques (1878)
L'asile de nuit (1880)
La Bataille d'Hernani (1880)
L'Homme et la Fortune (1881)
Pour le drapeau (1883)
Aux bourgeois d'Amsterdam (1883)
Contes et récits en prose (1885)
La Nourrice (1886)
La tête de la Sultane (1886)
Le roman de Jeanne (1886)
Maître Ambros (1886)
L'amiral Courbet (1886)

Table

<i>Préface</i>	p. 2
Le reliquaire (1866)	p. 4
Intimités (1867)	p. 6
Poèmes divers (1869)	p. 16
Poèmes modernes (1869)	p. 20
Le grève des forgerons (1869)	p. 22
Les humbles (1872)	p. 29
Écrit pendant le siège (1872)	p. 39
Promenades et intérieurs (1872)	p. 42
Le cahier rouge (1874)	p. 56
Olivier (1876)	p. 72
Les mois (1876)	p. 79
L'exilée (1877)	p. 89
Jeunes filles (1878)	p. 110
Récits épiques (1878)	p. 118
Contes en vers (1880)	p. 123
Poésies diverses (1880)	p. 135
Arrière-saison (1887)	p. 145
Feuilles volantes (1874, 1887)	P. 152
Les paroles sincères (1891)	p. 156
Dans la prière et dans la lutte (1901)	p. 164
De Pièces et de Morceaux	p. 167
Des vers français (1906)	p. 177
Sonnets intimes et poèmes inédits (posthume, 1927)	p. 182
<i>Dossier :</i>	
<i>Dizains Réalistes et autres « Vieux Coppées »</i>	p. 185
<i>Biographie</i>	p. 203
<i>Bibliographie (autre que de poésie)</i>	p. 204